



NOUVEAUX CLASSIQUES LAROUSSE

MOYEN AGE ET XVI^e SIÈCLE

La Chanson de Roland, 2 v.
DUBOIS : Les Regrets.
MONTAIGNE : Essais, 3 v.
la Poésie lyrique au moyen âge, 2 v.
RABELAIS : Gargantua, Pantagruel, Tiers Livre, Quart Livre et Cinquième Livre, 3 v.
Tristan et Iseult (les poèmes de).

XVII^e SIÈCLE

BOSSUET : Oraisons funèbres.
La Comédie au XVII^e siècle avant Molière, 2 v.
CORNEILLE : Attila, le Cid, Cinna, Horace, la Mort de Pompée, Nicomède, Polyucte, Rodogune.
CYRANO DE BERGERAC : États et Empires de la Lune et du Soleil.
DESCARTES : Discours de la Méthode.
FENELON : Ecrits spirituels.

LA BRUYÈRE : Les Caractères, 2 v.
Mme DE LA FAYETTE : la Princesse de Clèves.
LA FONTAINE : Fables choisies, 2 v.
MALHERBE, RACAN, MAINARD : Poésies choisies.
MOLIÈRE : l'Amour médecin, l'Avare, le Bourgeois gentilhomme, la Critique de l'École des Femmes, l'Impromptu de Versailles, Dom Juan, l'École des Femmes, les Femmes savantes, les Fourberies de Scapin, le Malade imaginaire, le Médecin malgré lui - le Médecin volant, le Misanthrope, les Précieuses ridicules, le Tartuffe.
PASCAL : Pensées.

La Poésie baroque, 2 v.
RACINE : Andromaque, Athalie, Bajazet, Bérénice, Britannicus, Esther, Iphigénie, Mithridate, Phèdre, les Plaideurs.

Document de couverture : Planchette de l'Encyclopédie représentant une forge.
Phot. Larousse-Grandon.

Mme de SEVIGNÉ : Lettres choisies.
VAUGELAS : Remarques sur la langue française.

XVIII^e SIÈCLE

BEAUMARCHAIS : le Barbier de Séville, le Mariage de Figaro, 2 v.
DIDEROT : le Neveu de Rameau.
MARIVAUX : l'île des Esclaves - la Colonie, le Jeu de l'Amour et du Hasard.
MONTESQUIEU : l'Esprit des lois, 2 v. Lettres persanes.
La Philosophie des Lumières dans sa dimension européenne, 2 v.
ROUSSEAU (J.-J.) : Confessions, 2 v. Discours sur l'origine de l'inégalité.
VOLTAIRE : Candide.

XIX^e SIÈCLE

BALZAC : Eugénie Grandet, 2 v.
BAUDELAIRE : Petits poèmes en prose - œuvres critiques.
CHATEAUBRIAND : René.
FLAUBERT : l'Éducation sentimentale, 2 v. Madame Bovary.
HUGO : Hernani, Légende des Siècles, 2 v. Poésies, Ruy Blas.
LAFORGUE : Poésies choisies - Hamlet.
LAMARTINE : Méditations poétiques.
LECONTE DE LISLE : Poèmes.

MALLARMÉ et le Symbolisme : auteurs et œuvres.
MÉRIMEE : Colomba, 2 v. Mateo Falcone et autres nouvelles, la Vénus d'Ille - Carmen.
MUSSET : Lorenzaccio, On ne badine pas avec l'Amour.

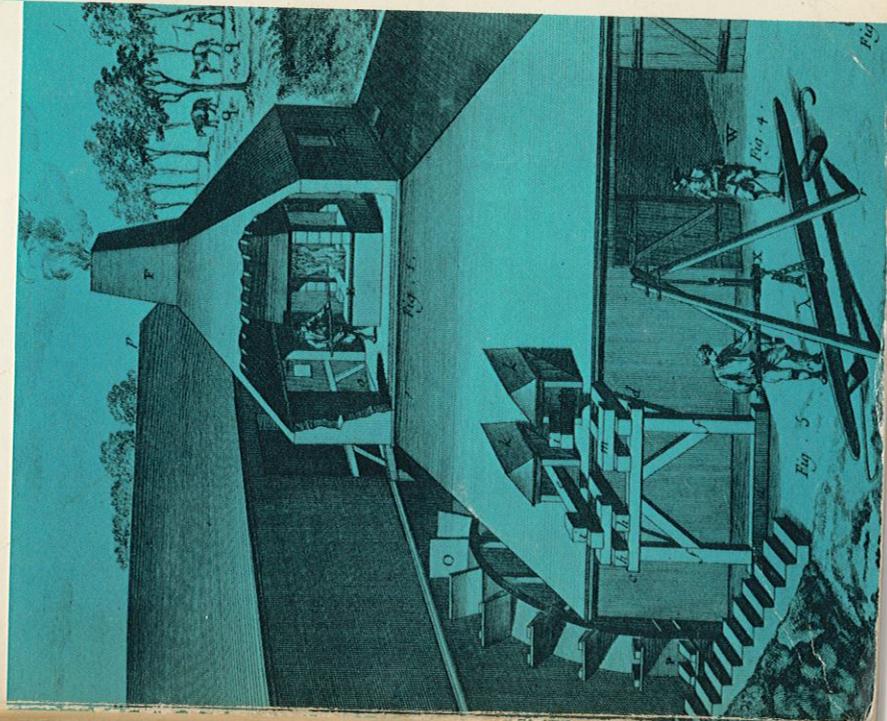
SAND (George) : la Mare au Diable.
STENDHAL : Vie de Henry Brulard.
VIGNY : les Destinées.
ZOLA : la Curée.

XX^e SIÈCLE

APOLLINAIRE : Alcools.
CAMUS : la Peste.
GIORGIO : Que ma Joie demeure.
GIRAUDOUX : la Guerre de Troie n'aura pas lieu.
JONESCO : le Roi se meurt.
JAMMES : Poésies.
ROSTAND (J.) : Pensée scientifique et œuvre littéraire.
VALÉRY : Charmes.
VERHAEREN : Toute la Flandre.
nombreux autres titres en préparation

SPECIAL :
DOCUMENTATION THÉMATIQUE

L'Encyclopédie



NOUVEAUX CLASSIQUES LAROUSSE

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

PREMIÈRE PARTIE

BUT DE « L'ENCYCLOPÉDIE » : GÉNÉALOGIE DE NOS
CONNAISSANCES.

L'*Encyclopédie* que nous présentons au public, est, comme son titre l'annonce, l'ouvrage d'une société de gens de lettres. Nous croirions pouvoir assurer, si nous n'étions pas du nombre, qu'ils sont tous avantageusement connus ou dignes de l'être. Mais sans vouloir prévenir un jugement qu'il n'appartient qu'aux savants de porter, il est au moins de notre devoir d'écarter avant toutes choses l'objection la plus capable de nuire au succès d'une si grande entreprise. Nous déclarons donc que nous n'avons point eu la témérité de nous charger seuls d'un poids si supérieur à nos forces, et que notre fonction d'éditeurs consiste principalement à mettre en ordre des matériaux dont la partie la plus considérable nous a été entièrement fournie.

L'ouvrage que nous commençons (et que nous désirons de finir) a deux objets : comme *Encyclopédie*, il doit exposer autant qu'il est possible, l'ordre et l'enchaînement des connaissances humaines*(1); comme *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, il doit contenir sur chaque science et sur chaque art, soit libéral, soit mécanique, des principes généraux qui en sont la base, et les détails les plus essentiels qui en font le corps et la substance. Ces deux points de vue, d'*Encyclopédie* et de *Dictionnaire raisonné*, formeront donc le plan et la division de notre Discours préliminaire. Nous allons les envisager, les suivre l'un après l'autre, et rendre compte des moyens par lesquels on a tâché de satisfaire à ce double objet.

Pour peu qu'on ait réfléchi sur la liaison que les découvertes ont entre elles, il est facile de s'apercevoir que les sciences et les arts se prêtent mutuellement des secours,

et qu'il y a par conséquent une chaîne qui les unit. Mais s'il est souvent difficile de réduire à un petit nombre de règles ou de notions générales chaque science ou chaque art en particulier, il ne l'est pas moins de renfermer dans un système qui soit un, les branches infiniment variées de la science humaine.

Le premier pas que nous ayons à faire dans cette recherche, est d'examiner, qu'on nous permette ce terme, la généalogie et la filiation de nos connaissances, les causes qui ont dû les faire naître et les caractères qui les distinguent; en un mot, de remonter jusqu'à l'origine et à la génération de nos idées. Indépendamment des secours que nous tirerons de cet examen pour l'énumération encyclopédique des sciences et des arts, il ne saurait être déplacé à la tête d'un Dictionnaire raisonné des connaissances humaines.

On peut diviser toutes nos connaissances en directes et en réfléchies*(2). Les directes sont celles que nous recevons immédiatement sans aucune opération de notre volonté; qui trouvant ouvertes, si on peut parler ainsi, toutes les portes de notre âme, y entrent sans résistance et sans effort. Les connaissances réfléchies sont celles que l'esprit acquiert en opérant sur les directes, en les unissant et en les combinant.

Toutes nos connaissances directes se réduisent à celles que nous recevons par les sens; d'où il s'ensuit que c'est à nos sensations que nous devons toutes nos idées.

La première chose que nos sensations nous apprennent, et qui même n'en est pas distinguée, c'est notre existence; d'où il s'ensuit que nos premières idées réfléchies doivent tomber sur nous, c'est-à-dire sur ce principe pensant qui constitue notre nature, et qui n'est point différent de nous-mêmes. La seconde connaissance que nous devons à nos sensations, est l'existence des objets extérieurs, parmi lesquels notre propre corps doit être compris, puisqu'il nous est, pour ainsi dire, extérieur même avant que nous ayons démembré la nature du principe qui pense en nous.

De tous les objets qui nous affectent par leur présence, notre propre corps est celui dont l'existence nous frappe le plus, parce qu'elle nous appartient plus intimement : mais

1. Cette analyse, trop sommaire, appelle des réserves; 2. C'est la doctrine de Locke, exprimée dans l'*Essai sur l'entendement humain* (1690). Dans cet ouvrage, il donne l'expérience comme origine de toutes nos idées et se refuse à séparer la pensée de la matière.

à peine sentons-nous l'existence de notre corps, que nous nous apercevons de l'attention qu'il exige de nous, pour écarter les dangers qui l'environnent.

La nécessité de garantir notre propre corps de la douleur et de la destruction nous fait examiner, parmi les objets extérieurs, ceux qui peuvent nous être utiles ou nuisibles, pour rechercher les uns et fuir les autres. Mais à peine commençons-nous à parcourir ces objets, que nous découvrons parmi eux un grand nombre d'êtres qui nous paraissent entièrement semblables à nous, c'est-à-dire dont la forme est toute pareille à la nôtre, et qui, autant que nous en pouvons juger au premier coup d'œil, semblent avoir les mêmes perceptions que nous : tout nous porte donc à penser qu'ils ont aussi les mêmes besoins que nous éprouvons, et par conséquent le même intérêt à les satisfaire; d'où il résulte que nous devons trouver beaucoup d'avantage à nous unir avec eux pour démêler dans la nature ce qui peut nous conserver ou nous nuire. La communication des idées est le principe et le soutien de cette union, et demande nécessairement l'invention des signes; telle est l'origine de la formation des sociétés avec laquelle les langues ont dû naître*(3).

Ce commerce que tant de motifs puissants nous engagent à former avec les autres hommes, augmente bientôt l'étendue de nos idées, et nous en fait naître de très nouvelles pour nous, et de très éloignées, selon toute apparence, de celles que nous aurions eues par nous-mêmes sans un tel secours. C'est aux philosophes à juger si cette communication réciproque, jointe à la ressemblance que nous apercevons entre nos sensations et celles de nos semblables, ne contribue pas beaucoup à fortifier ce penchant invincible que nous avons à supposer l'existence de tous les objets qui nous frappent. Pour me renfermer dans mon sujet, je remarquerai seulement que l'agrément et l'avantage que nous trouvons dans un pareil commerce, soit à faire part de nos idées aux autres hommes, soit à joindre les leurs aux nôtres, doit nous porter à resserrer de plus en plus les liens de la société commencée, et à la rendre la plus utile pour nous qu'il est possible³. Mais chaque membre de la

1. Beaucoup de ces opérations ont été simultanées et non successives; 2. Il y a ici une inattention de d'Alembert. On attendrait le pluriel; 3. L'importance de la société n'a pas échappé à d'Alembert non plus qu'aux philosophes du XVIII^e siècle, Rousseau excepté.

société cherchant ainsi à augmenter pour lui-même l'utilité qu'il en retire, et ayant à combattre dans chacun des autres membres un empressement égal, tous ne peuvent avoir la même part aux avantages, quoique tous y aient le même droit. Un droit si légitime est donc bientôt enfreint par ce droit barbare d'inégalité, appelé loi du plus fort, dont l'usage semble nous confondre avec les animaux, et dont il est pourtant si difficile de ne pas abuser. Ainsi la force, donnée par la nature à certains hommes, et qu'ils ne devraient sans doute employer qu'au soutien et à la protection des faibles, est au contraire l'origine de l'oppression de ces derniers. Mais plus l'oppression est violente, plus ils la souffrent impatiemment, parce qu'ils sentent que rien n'a dû les y assujettir. De là la notion de l'injuste et par conséquent du bien et du mal moral, dont tant de philosophes ont cherché le principe, et que le cri de la nature, qui retentit dans tout homme, fait entendre chez les peuples même les plus sauvages. De là aussi cette loi naturelle que nous trouvons au dedans de nous, source des premières lois que les hommes ont dû former : sans le secours même de ces lois, elle est quelquefois assez forte, sinon pour anéantir l'oppression, au moins pour la contenir dans certains bornes. C'est ainsi que le mal que nous éprouvons par les vices de nos semblables produit en nous la connaissance réfléchie des vertus opposées à ces vices, connaissance précieuse, dont une union et une égalité parfaites nous auraient peut-être privés.

Par l'idée acquise du juste et de l'injuste, et conséquemment de la nature morale des actions, nous sommes naturellement amenés à examiner quel est en nous le principe qui agit, ou, ce qui est la même chose, la substance qui veut et qui conçoit. Il ne faut pas approfondir beaucoup la nature de notre corps et l'idée que nous en avons pour reconnaître qu'il ne saurait être cette substance, puisque les propriétés que nous observons dans la matière n'ont rien de commun avec la faculté de vouloir et de penser : d'où il résulte que cet être appelé *Nous*¹ est formé de deux principes de différente nature, tellement unis, qu'il règne entre les mouvements de l'un et les affections de l'autre une correspondance que nous ne saurions ni suspendre ni

1. D'Alembert emploie le pronom pluriel là où la philosophie moderne emploie le singulier : on dit aujourd'hui le *Moi*.

altérer, et qui les tient dans un assujettissement réciproque. Cet esclavage si indépendant de nous, joint aux réflexions que nous sommes forcés de faire sur la nature des deux principes et sur leur imperfection, nous élève à la contemplation d'une Intelligence toute-puissante à qui nous devons ce que nous sommes, et qui exige par conséquent notre culte : son existence, pour être reconnue, n'aurait besoin que de notre sentiment intérieur, quand même le témoignage universel des autres hommes, et celui de la nature entière, ne s'y joindraient pas*(4).

Il est donc évident que les notions purement intellectuelles du vice et de la vertu, le principe et la nécessité des lois, la spiritualité de l'âme, l'existence de Dieu et nos devoirs envers lui, en un mot les vérités dont nous avons le besoin le plus prompt et le plus indispensable, sont le fruit des premières idées réfléchies que nos sensations occasionnent.

Quelque intéressantes que soient ces premières vérités pour la plus noble portion de nous-mêmes, le corps auquel elle est unie nous ramène bientôt à lui par la nécessité de pourvoir à des besoins qui se multiplient sans cesse. Sa conservation doit avoir pour objet, ou de prévenir les maux qui le menacent, ou de remédier à ceux dont il est atteint. C'est à quoi nous cherchons à satisfaire par deux moyens ; savoir, par nos découvertes particulières, et par les recherches des autres hommes ; recherches dont notre commerce avec eux nous met à portée de profiter. De là ont dû naître d'abord l'agriculture, la médecine, enfin tous les arts les plus absolument nécessaires.

Cependant, quelque chemin que les hommes dont nous parlons et leurs successeurs aient été capables de faire, excités par un objet aussi intéressant que celui de leur propre conservation, l'expérience et l'observation de ce vaste univers leur ont fait rencontrer bientôt des obstacles que leurs plus grands efforts n'ont pu franchir. L'esprit accoutumé à la méditation, et avide d'en tirer quelque fruit, a dû trouver alors une espèce de ressource dans la découverte des propriétés des corps uniquement curieuse, découverte qui ne connaît point de bornes. En effet, si un grand nombre de connaissances agréables suffisait pour consoler de la privation d'une vérité utile, on pourrait dire que l'étude de la Nature, quand elle nous refuse le nécessaire, fournit du moins avec profusion à nos plaisirs : c'est une espèce de

superflu qui supplée, quoique très imparfaitement, à ce qui nous manque. De plus, dans l'ordre de nos besoins et des objets de nos passions, le plaisir tient une des premières places, et la curiosité est un besoin pour qui sait penser, surtout lorsque ce désir inquiet est animé par une sorte de dépit de ne pouvoir entièrement se satisfaire. Nous devons donc un grand nombre de connaissances simplement agréables à l'impuissance malheureuse où nous sommes d'acquiescer celles qui nous seraient d'une plus grande nécessité⁽⁵⁾. Un autre motif sert à nous soutenir dans un pareil travail; si l'utilité n'en est pas l'objet, elle peut en être au moins le prétexte. Il nous suffit d'avoir trouvé quelquefois un avantage réel dans certaines connaissances, où d'abord nous ne l'avions pas soupçonné, pour nous autoriser à regarder toutes les recherches de pure curiosité, comme pouvant un jour nous être utiles. Voilà l'origine et la cause des progrès de cette vaste science, appelée en général Physique ou étude de la Nature, qui comprend tant de parties différentes : l'agriculture et la médecine, qui l'ont principalement fait naître, n'en sont plus aujourd'hui que des branches. Aussi, quoique les plus essentielles et les premières de toutes, elles ont été plus ou moins en honneur, à proportion qu'elles ont été plus ou moins étouffées et obscurcies par les autres.

FILLATION DES CONNAISSANCES.

L'avantage que les hommes ont trouvé à étendre la sphère de leurs idées, soit par leurs propres efforts, soit par le secours de leurs semblables, leur a fait penser qu'il serait utile de réduire en art la manière même d'acquiescer des connaissances, et celle de se communiquer réciproquement leurs propres pensées; cet art a donc été trouvé, et nommé Logique. Il enseigne à ranger les idées dans l'ordre le plus naturel, à en former la chaîne la plus immédiate, à décomposer celles qui en renferment un trop grand nombre de simples, à les envisager par toutes leurs faces, enfin à les présenter aux autres sous une forme qui les leur rende

1. On notera ici l'ironie amère et hautaine de d'Alembert.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE — 17

faciles à saisir. C'est en cela que consiste cette science du raisonnement qu'on regarde avec raison comme la clef de toutes nos connaissances. Cependant il ne faut pas croire qu'elle tienne le premier rang dans l'ordre de l'invention. L'art de raisonner est un présent que la Nature fait d'elle-même aux bons esprits; et on peut dire que les livres qui en traitent ne sont guère utiles qu'à celui qui se peut passer d'eux¹. On a fait un grand nombre de raisonnements justes, longtemps avant que la logique réduite en principes apprit à démêler les mauvais, ou même à les pallier quelquefois par une forme subtile et trompeuse⁽⁶⁾.

Cet art si précieux de mettre dans les idées l'enchaînement convenable, et de faciliter en conséquence le passage des unes aux autres, fournit en quelque manière le moyen de rapprocher jusqu'à un certain point, les hommes qui paraissent différer le plus. En effet, toutes nos connaissances se réduisent primitivement à des sensations, qui sont à peu près les mêmes dans tous les hommes; et l'art de combiner et de rapprocher des idées directes n'ajoute proprement à ces mêmes idées, qu'un arrangement plus ou moins exact, et une énumération qui peut être rendue plus ou moins sensible aux autres. L'homme qui combine aisément des idées ne diffère guère de celui qui les combine avec peine, que comme celui qui juge tout d'un coup d'un tableau en l'envisageant, diffère de celui qui a besoin pour l'apprécier qu'on lui en fasse observer successivement toutes les parties : l'un et l'autre en jetant un premier coup d'œil, ont eu les mêmes sensations, mais elles n'ont fait, pour ainsi dire, que glisser sur le second; et il n'eût fallu que l'arrêter et le fixer plus longtemps sur chacune, pour l'amener au même point où l'autre s'est trouvé tout d'un coup. Par ce moyen, les idées réfléchies du premier seraient devenues aussi à portée du second que des idées directes. Ainsi il est peut-être vrai de dire qu'il n'y a presque point de science ou d'art dont on ne pût à la rigueur, et avec une bonne logique, instruire l'esprit le plus borné; parce qu'il y en a peu dont les propositions ou les règles ne puissent être réduites à des notions simples, et disposées entre elles dans un ordre si immédiat, que la chaîne ne se trouve nulle part interrompue². La

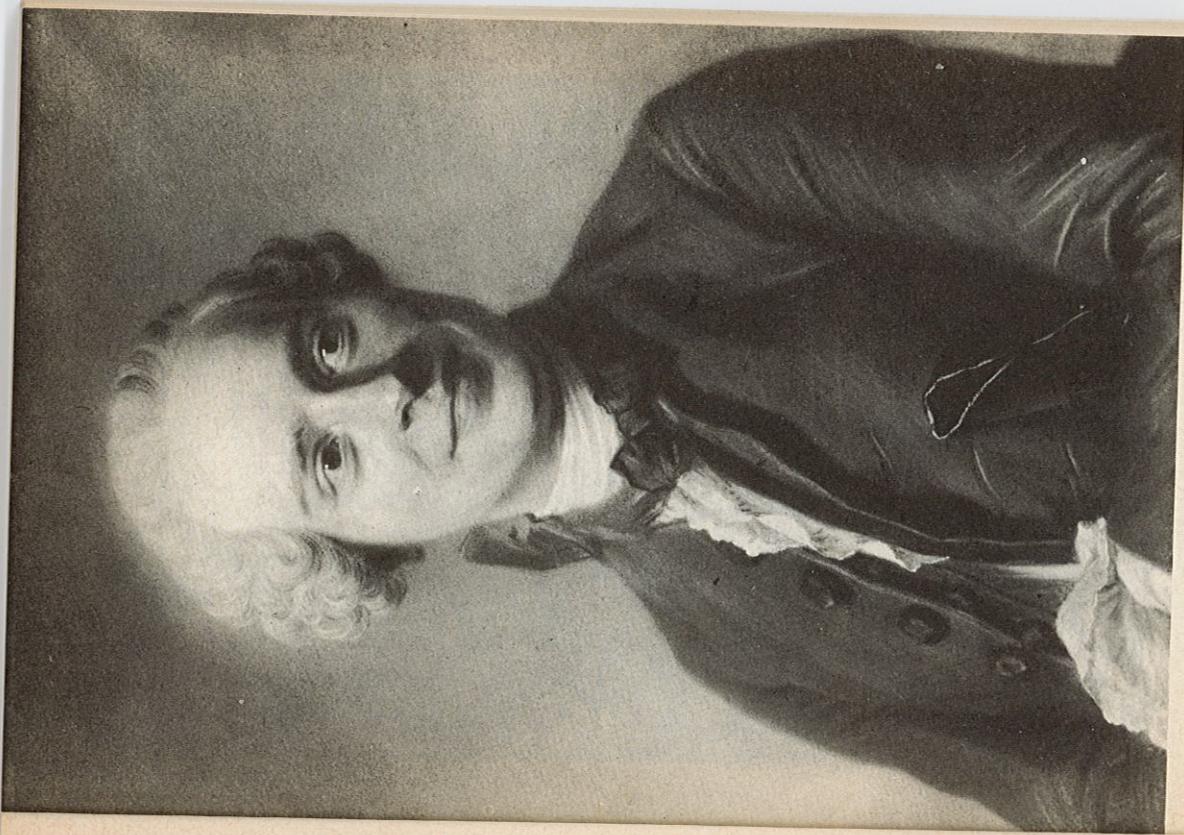
1. La logique était un enseignement fondamental de la scolastique. D'Alembert observe avec raison que, dans l'expérience, elle est insuffisante; 2. Comparez ici ce que dit Pascal de l'esprit de géométrie et de l'esprit de finesse.

lenteur plus ou moins grande des opérations de l'esprit exige plus ou moins cette chaîne, et l'avantage des plus grands génies se réduit à en avoir moins besoin que les autres, ou plutôt à la former rapidement et presque sans s'en apercevoir.

La science de la communication des idées ne se borne pas à mettre de l'ordre dans les idées mêmes; elle doit apprendre encore à exprimer chaque idée de la manière la plus nette qu'il est possible, et par conséquent à perfectionner les signes qui sont destinés à la rendre: c'est aussi ce que les hommes ont fait peu à peu. Les langues, nées avec les sociétés, n'ont sans doute été d'abord qu'une collection assez bizarre de signes de toute espèce, et les corps naturels qui tombent sous nos sens ont été en conséquence les premiers objets que l'on ait désignés par des noms.

Cependant la facilité de rendre et de recevoir des idées par un commerce mutuel, ayant aussi de son côté des avantages incontestables, il n'est pas surprenant que les hommes aient cherché de plus en plus à augmenter cette facilité. Pour cela, ils ont commencé à réduire les signes aux mots, parce qu'ils sont, pour ainsi dire, les symboles que l'on a le plus aisément sous la main. De plus, l'ordre de la génération des mots a suivi l'ordre des opérations de l'esprit: après les individus, on a nommé les qualités sensibles, qui, sans exister par elles-mêmes, existent dans ces individus, et sont communes à plusieurs: peu à peu l'on est enfin venu à ces termes abstraits, dont les uns servent à lier ensemble les idées, d'autres à désigner les propriétés générales des corps, d'autres à exprimer des notions purement spirituelles. Tous ces termes que les enfants sont si longtemps à apprendre, ont coûté sans doute encore plus de temps à trouver. Enfin réduisant l'usage des mots en préceptes, on a formé la Grammaire, que l'on peut regarder comme une des branches de la Logique. Éclairée par une Métaphysique fine et déliée, elle démêle les nuances des idées, apprend à distinguer ces nuances par des signes différents, donne des règles pour faire de ces signes l'usage le plus avantageux, découvre souvent, par cet esprit philosophique qui remonte à la source de tout, les raisons du choix bizarre en apparence qui fait préférer un signe à un autre, et ne laisse enfin

1. Théorie fort discutée par les philosophes et les linguistes.



Phot. Giraudon.

D'Alembert, rédacteur du *Discours préliminaire*.
Portrait par Maurice Quentin La Tour.
Paris, musée du Louvre.

à ce caprice national qu'on appelle usage que ce qu'elle ne peut absolument lui ôter⁽⁷⁾.

Les hommes en se communiquant leurs idées, cherchent aussi à se communiquer leurs passions. C'est par l'Éloquence qu'ils y parviennent. Faite pour parler au sentiment, comme la Logique et la Grammaire parlent à l'esprit, elle impose silence à la raison même; et les prodiges qu'elle opère souvent entre les mains d'un seul sur toute une nation, sont peut-être le témoignage le plus éclatant de la supériorité d'un homme sur un autre. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ait cru suppléer par des règles à un talent si rare. C'est à peu près comme si on eût voulu réduire le génie en préceptes. Celui qui a prétendu le premier qu'on devait les orateurs à l'art, ou n'était pas du nombre, ou était bien ingrat envers la nature. Elle seule peut créer un homme éloquent; les hommes sont le premier livre qu'il doive étudier pour réussir, les grands modèles sont le second; et tout ce que ces écrivains illustres nous ont laissé de philosophique et de réfléchi sur le talent de l'orateur ne prouve que la difficulté de leur ressembler. Trop éclairés pour prétendre ouvrir la carrière, ils ne voulaient sans doute qu'en marquer les écueils. A l'égard de ces puérités pédantesques qu'on a honorées du nom de Rhétorique, ou plutôt qui n'ont servi qu'à rendre ce nom ridicule, et qui sont à l'art oratoire ce que la scolastique² est à la vraie philosophie, elles ne sont propres qu'à donner de l'Éloquence l'idée la plus fautive et la plus barbare. Cependant quoiqu'on commence assez universellement à en reconnaître l'abus, la possession où elles sont depuis longtemps de former une branche distinguée de la connaissance humaine, ne permet pas encore de les en bannir : pour l'honneur de notre discernement, le temps en viendra peut-être un jour⁽⁸⁾.

Ce n'est pas assez pour nous de vivre avec nos contemporains, et de les dominer. Animés par la curiosité et par l'amour-propre, et cherchant par une avidité naturelle à embrasser à la fois le passé, le présent et l'avenir, nous désirons en même temps de vivre avec ceux qui nous suivront, et d'avoir vécu avec ceux qui nous ont précédés. De là l'origine et l'étude de l'Histoire, qui nous unissant aux

1. D'Alembert veut soustraire le plus possible les langues à l'usage et les rendre justiciables de la logique; 2. Condamnation excessive de la rhétorique, qui, si elle ne supplée pas au génie, facilite l'exposition des idées.



Phot. Larousse.

Frontispice dessiné pour l'Encyclopédie par Cochin fils en 1765 et gravé par Prévost en 1770.

siècles passés par le spectacle de leurs vices et de leurs vertus, de leurs connaissances et de leurs erreurs, transmet les nôtres aux siècles futurs. C'est là qu'on apprend à n'estimer les hommes que par le bien qu'ils font, et non par l'appareil imposant qui les environne : les souverains, ces hommes assez malheureux pour que tout conspire à leur cacher la vérité, peuvent eux-mêmes se juger d'avance à ce tribunal intègre et terrible; le témoignage que rend l'histoire à ceux de leurs prédécesseurs qui leur ressemblent est l'image de ce que la postérité dira d'eux.⁽⁹⁾

La Chronologie et la Géographie sont les deux rejets et les deux soutiens de la science dont nous parlons : l'une place les hommes dans le temps; l'autre les distribue sur notre globe. Toutes deux tirent un grand secours de l'histoire de la terre et de celle des cieux, c'est-à-dire des faits historiques, et des observations célestes; et s'il était permis d'emprunter ici le langage des poètes, on pourrait dire que la science des temps et celle des lieux sont filles de l'Astronomie et de l'Histoire.

Un des principaux fruits de l'étude des empires et de leurs révolutions est d'examiner comment les hommes, séparés, pour ainsi dire, en plusieurs grandes familles, ont formé diverses sociétés; comment ces différentes sociétés ont donné naissance aux différentes espèces de gouvernements; comment elles ont cherché à se distinguer les unes des autres, tant par les lois qu'elles se sont données, que par les signes particuliers que chacune a imaginés pour que ses membres communiquassent plus facilement entre eux. Telle est la source de cette diversité de langues et de lois, qui est devenue pour notre malheur un objet considérable d'étude². Telle est encore l'origine de la Politique, espèce de morale d'un genre particulier et supérieur, à laquelle les principes de la Morale ordinaire ne peuvent quelquefois s'accommoder qu'avec beaucoup de finesse, et qui pénétrant dans les ressorts principaux du gouvernement des États, démêle ce qui peut les conserver, les affaiblir ou les détruire : étude peut-être la plus difficile de toutes, par les connaissances qu'elle exige qu'on ait sur les peuples et sur les hommes, et par l'étendue et la variété des talents qu'elle suppose; surtout quand le politique ne veut point oublier

1. Conception polémique de l'histoire que les modernes ne ratifieraient pas; 2. Voir ce que dit l'auteur dans la seconde partie du *Discours*.

que la loi naturelle, antérieure à toutes les conventions particulières, est aussi la première loi des peuples, et que pour être homme d'Etat, on ne doit point cesser d'être homme.⁽¹⁰⁾

ORIGINE ET LIAISON DES CONNAISSANCES.

Après le détail où nous sommes entrés sur les différentes parties de nos connaissances et sur les caractères qui les distinguent, il ne nous reste plus qu'à former un arbre généalogique ou encyclopédique qui les rassemble sous un même point de vue, et qui serve à marquer leur origine et les liaisons qu'elles ont entre elles.

On pourrait former l'arbre de nos connaissances en les divisant, soit en naturelles et en révélées, soit en utiles et agréables, soit en spéculatives et pratiques, soit en évidentes, certaines, probables et sensibles, soit en connaissances des choses et connaissances des signes; et ainsi à l'infini. Nous avons choisi une division qui nous a paru satisfaire tout à la fois le plus qu'il est possible à l'ordre encyclopédique de nos connaissances et à leur ordre généalogique. Nous devons cette division à un auteur célèbre¹ dont nous parlerons dans la suite de ce *Discours* : nous avons pourtant cru y devoir faire quelques changements, dont nous rendrons compte. Mais nous sommes trop convaincus de l'arbitraire qui régnera toujours dans une pareille division, pour croire que notre système soit l'unique ou le meilleur; il nous suffira que notre travail ne soit pas entièrement désapprouvé par les bons esprits. Nous ne voulons point ressembler à cette foule de naturalistes qu'un philosophe moderne² a eu tant de raison de censurer, et qui occupés sans cesse à diviser les productions de la nature en genres et en espèces, ont consumé dans ce travail un temps qu'ils auraient beaucoup mieux employé à l'étude de ces productions mêmes. Que dirait-on d'un architecte qui ayant à élever un édifice immense, passerait toute sa vie à en tracer le plan; ou d'un

1. Voilà la pure doctrine du XVIII^e siècle et la condamnation d'un nationalisme étroit; 2. Bacon de Verulam (Francois). Chancelier d'Angleterre, de 1618 à 1621, condamné pour vénalité et gracie. Auteur des *Essais de morale et de politique*, du *De dignitate et augmentis scientiarum*, du *Novum organum*. Il a eu le mérite de fonder la science expérimentale; 3. Buffon.

curieux qui se proposant de parcourir un vaste palais, emploierait tout son temps à en observer l'entrée?

Les objets dont notre âme s'occupe, sont ou spirituels ou matériels, et notre âme s'occupe de ces objets ou par des idées directes ou par des idées réfléchies. Le système des connaissances directes ne peut consister que dans la collection purement passive et comme machinale de ces mêmes connaissances; c'est ce qu'on appelle mémoire. La réflexion est de deux sortes, nous l'avons déjà observé : ou elle raisonne sur les objets des idées directes, ou elle les imite. Ainsi la mémoire, la raison proprement dite, et l'imagination, sont les trois manières différentes dont notre âme opère sur les objets de ses pensées*(11). Nous ne prenons point ici l'imagination pour la faculté qu'on a de se représenter les objets; parce que cette faculté n'est autre chose que la mémoire même des objets sensibles, mémoire qui serait dans un continuel exercice si elle n'était soulagée par l'invention des signes. Nous prenons l'imagination dans un sens plus noble et plus précis, pour le talent de créer en imitant.

Ces trois facultés forment d'abord les trois divisions générales de notre système, et les trois objets généraux des connaissances humaines; l'Histoire, qui se rapporte à la mémoire; la Philosophie, qui est le fruit de la raison; et les Beaux-Arts, que l'imagination fait naître. Si nous plaçons la raison avant l'imagination, cet ordre nous paraît bien fondé et conforme au progrès naturel des opérations de l'esprit : l'imagination est une faculté créatrice; et l'esprit, avant que de songer à créer, commence par raisonner sur ce qu'il voit et ce qu'il connaît. Un autre motif qui doit déterminer à placer la raison avant l'imagination, c'est que dans cette dernière faculté de l'âme, les deux autres se trouvent réunies jusqu'à un certain point, et que la raison s'y joint à la mémoire. L'esprit ne crée et n'imagine des objets qu'en tant qu'ils sont semblables à ceux qu'il a connus par des idées directes et par des sensations : plus il s'éloigne de ces objets, plus les êtres qu'il forme sont bizarres et peu agréables. Ainsi dans l'imitation de la Nature, l'invention même est assujettie à certaines règles; et ce sont ces règles qui forment principalement la partie philosophique des

1. Cette division par la mémoire, la raison et l'imagination suscite bien des critiques.

Beaux-Arts, jusqu'à présent assez imparfaite, parce qu'elle ne peut être l'ouvrage que du génie, et que le génie aime mieux créer que discuter.

Enfin, si on examine les progrès de la raison dans ses opérations successives, on se convaincra encore qu'elle doit précéder l'imagination dans l'ordre de nos facultés; puisque la raison, par les dernières opérations qu'elle fait sur les objets, conduit en quelque sorte à l'imagination : car ces opérations ne consistent qu'à créer, pour ainsi dire, des êtres généraux, qui séparés de leur sujet par abstraction, ne sont plus du ressort immédiat de nos sens. Aussi la Métaphysique et la Géométrie sont, de toutes les sciences qui appartiennent à la raison, celles où l'imagination a le plus de part. J'en demande pardon à nos beaux esprits détracteurs de la Géométrie : ils ne se croyaient pas sans doute si près d'elle, et il n'y a peut-être que la Métaphysique qui les en sépare. L'imagination dans un géomètre qui crée, n'agit pas moins que dans un poète qui invente. Il est vrai qu'ils opèrent différemment sur leur objet : le premier le dépouille et l'analyse, le second le compose et l'embellit. Il est encore vrai que cette manière différente d'opérer n'appartient qu'à différentes sortes d'esprits; et c'est pour cela que les talents du grand géomètre et du grand poète ne se trouveront peut-être jamais ensemble. Mais soit qu'ils s'excluent ou ne s'excluent pas l'un l'autre, ils ne sont nullement en droit de se mépriser réciproquement. De tous les grands hommes de l'antiquité, Archimède est peut-être celui qui mérite le plus d'être placé à côté d'Homère, J'espère qu'on pardonnera cette digression à un géomètre qui aime son art, mais qu'on n'accuse point d'en être admirateur outré; et je reviens à mon sujet*(12).

DEUXIÈME PARTIE

LA RENAISSANCE.

Quand on considère les progrès de l'esprit depuis cette époque mémorable, on trouve que ces progrès se sont faits dans l'ordre qu'ils devaient naturellement suivre. On a commencé par l'érudition, continué par les belles-lettres, et fini par la philosophie¹. Cet ordre diffère à la vérité de celui que doit observer l'homme abandonné à ses propres lumières, ou borné au commerce de ses contemporains, tel que nous l'avons principalement considéré dans la première partie de ce Discours : en effet, nous avons fait voir que l'esprit isolé doit rencontrer dans sa route la philosophie avant les belles-lettres. Mais en sortant d'un long intervalle d'ignorance² que des siècles de lumière avaient précédé, la régénération des idées, si on peut parler ainsi, a dû nécessairement être différente de leur génération primitive. Nous allons tâcher de le faire sentir.

Les chefs-d'œuvre que les anciens nous avaient laissés dans presque tous les genres avaient été oubliés pendant douze siècles. Les principes des sciences et des arts étaient perdus, parce que le beau et le vrai qui semblent se montrer de toutes parts aux hommes, ne les frappent guère à moins qu'ils n'en soient avertis. Ce n'est pas que ces temps malheureux aient été plus stériles que d'autres en génies rares; la nature est toujours la même : mais que pouvaient faire ces grands hommes, semés de loin à loin comme ils le sont toujours, occupés d'objets différents, et abandonnés sans culture à leurs seules lumières? Les idées qu'on acquiert par la lecture et par la société, sont le germe de presque toutes les découvertes. C'est un air que l'on respire sans y penser, et auquel on doit la vie; et les hommes dont nous parlons étaient privés d'un tel secours. Ils ressembleraient

1. Ces idées sont familières au XVIII^e siècle. Voir Buffon (*Époques de la nature*, VII^e époque) et Condorcet (*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*); 2. Le moyen âge, envers lequel d'Alambert, comme tout le XVIII^e siècle, se montre injuste.

aux premiers créateurs des sciences et des arts, que leurs illustres successeurs ont fait oublier, et qui précédés par ceux-ci, les auraient fait oublier de même. Celui qui trouva le premier les roues et les pignons, eût inventé les montres dans un autre siècle; et Gerbert placé au temps d'Archimède l'aurait peut-être égalé¹.

Aussi fallut-il au genre humain, pour sortir de la barbarie, une de ces révolutions qui font prendre à la terre une face nouvelle : l'Empire grec est détruit, sa ruine fait refluer en Europe le peu de connaissances qui restaient encore au monde : l'invention de l'imprimerie, la protection des Médicis et de François I^{er} raniment les esprits, et la lumière renaît de toutes parts.

L'étude des langues et de l'histoire, abandonnée par nécessité durant les siècles d'ignorance, fut la première à laquelle on se livra. L'esprit humain se trouvait, au sortir de la barbarie, dans une espèce d'enfance, avide d'accumuler des idées, et incapable pourtant d'en acquérir d'abord d'un certain ordre par l'espèce d'engourdissement où les facultés de l'âme avaient été si longtemps. De toutes ces facultés, la mémoire fut celle que l'on cultiva d'abord, parce qu'elle est la plus facile à satisfaire, et que les connaissances qu'on obtient par son secours sont celles qui peuvent le plus aisément être entassées. On ne commença donc point par étudier la Nature, ainsi que les premiers hommes avaient dû faire; on jouissait d'un secours dont ils étaient dépourvus, celui des ouvrages des anciens, que la générosité des grands et l'impression commençaient à rendre communs : on croyait n'avoir qu'à lire pour devenir savant; et il est bien plus aisé de lire que de voir. Ainsi, on dévora sans distinction tout ce que les anciens nous avaient laissé dans chaque genre : on les traduisit, on les commenta; et, par une espèce de reconnaissance, on se mit à les adorer, sans connaître à beaucoup près ce qu'ils valaient.

De là cette foule d'érudits, profonds dans les langues savantes, jusqu'à mépriser la leur, qui, comme l'a dit un auteur célèbre, connaissaient tout dans les anciens, hors la grâce et la finesse, et qu'un vain étalage d'érudition rendait si orgueilleux; parce que les avantages qui coûtent le moins sont pour l'ordinaire ceux dont on aime le plus à

1. Pape sous le nom de Sylvestre II (992-1003). C'est lui qui obligea les princes laïques à respecter la Trêve de Dieu, et conçut la première idée de la croisade.

se parler. C'était une espèce de grands seigneurs, qui sans ressembler par le mérite réel à ceux dont ils tenaient la vic, tiraient beaucoup de vanité de croire leur appartenir. D'ailleurs, cette vanité n'était point sans quelque espèce de prétexte. Le pays de l'érudition et des faits est inépuisable; on croit, pour ainsi dire, voir tous les jours augmenter sa substance par les acquisitions que l'on y fait sans peine. Au contraire le pays de la raison et des découvertes est d'une assez petite étendue; et souvent au lieu d'y apprendre ce que l'on ignorait, on ne parvient à force d'étude qu'à désapprendre ce qu'on croyait savoir. C'est pourquoi, à mérite fort inégal, un érudit doit être beaucoup plus vain qu'un philosophe, et peut-être qu'un poète : car l'esprit qui invente est toujours mécontent de ses progrès, parce qu'il voit au delà; et les plus grands génies trouvent souvent dans leur amour-propre même un juge secret, mais sévère, que l'approbation des autres fait taire pour quelques instants, mais qu'elle ne parvient jamais à corrompre. On ne doit donc pas s'étonner que les savants dont nous parlons missent tant de gloire à jouir d'une science hérissee, souvent ridicule, et quelquefois barbare*(13).

LES LETTRES ET LES ARTS AU XVII^e SIÈCLE.

Malherbe, nourri de la lecture des excellents poètes de l'antiquité, et prenant comme eux la nature pour modèle, répandit le premier dans notre poésie une harmonie et des beautés auparavant inconnues. Balzac¹, aujourd'hui trop méprisé, donna à notre prose de la noblesse et du nombre. Les écrivains de Port-Royal continuèrent ce que Balzac avait commencé; ils y ajoutèrent cette précision, cet heureux choix des termes, et cette pureté qui ont conservé jusqu'à présent à la plupart de leurs ouvrages un air moderne, et qui les distinguent d'un grand nombre de livres surannés, écrits dans le même temps. Corneille, après avoir sacrifié pendant quelques années au mauvais goût dans la carrière dramatique, s'en affranchit enfin, découvrit par la force de son génie, bien plus que par la lecture, les lois du théâtre, et les exposa dans ses Discours admirables sur la tragédie,

1. Balzac (J.-L., Guez de) [1594-1654], auteur de *Lettres*, du *Socrate chrétien*, de l'*Aristippe*. Génie emphatique, chez qui la noblesse de la forme compense mal la pauvreté du fond.

dans ses Réflexions sur chacune de ses pièces, mais principalement dans ses pièces mêmes. Racine, s'ouvrant une autre route, fit paraître sur le théâtre une passion que les anciens n'y avaient guère connue, et développant les ressorts du cœur humain, joignit à une élégance et une vérité continues quelques traits de sublime. Despréaux dans son *Art poétique* se rendit l'égal d'Horace en l'imitant. Molière, par la peinture fine des ridicules et des mœurs de son temps, laissa bien loin derrière lui la comédie ancienne. La Fontaine fit presque¹ oublier Esope et Phèdre, et Bossuet alla se placer à côté de Démosthène.

Les beaux-arts sont tellement unis avec les belles-lettres, que le même goût qui cultive les unes porte aussi à perfectionner les autres. Dans le même temps que notre littérature s'enrichissait par tant de beaux ouvrages, Poussin² faisait ses tableaux, et Puget³ ses statues; Le Sueur⁴ peignait le cloître des Chartreux, et Le Brun les batailles d'Alexandre; enfin Quinault⁵, créateur d'un nouveau genre, s'assura l'immortalité par ses poèmes lyriques, et Lulli donnait à notre musique naissante ses premiers traits.

Il faut avouer pourtant que la renaissance de la peinture et de la sculpture avait été beaucoup plus rapide que celle de la poésie et de la musique; et la raison n'en est pas difficile à apercevoir. Dès qu'on commença à étudier les ouvrages des anciens en tout genre, les chefs-d'œuvre antiques qui avaient échappé en assez grand nombre à la superstition et à la barbarie, frappèrent bientôt les yeux des artistes éclairés; on ne pouvait imiter les Praxitèle et les Phidias qu'en faisant exactement comme eux; et le talent n'avait besoin que de bien voir : aussi Raphaël et Michel-Ange ne furent pas longtemps sans porter leur art à un point de perfection qu'on n'a point encore passé depuis. En général, l'objet de la peinture et de la sculpture étant plus du ressort des sens, ces arts ne pouvaient manquer de précéder la poésie, parce que les sens ont dû être plus promptement affectés des beautés sensibles et palpables des statues anciennes, que l'imagination n'a dû apercevoir les beautés intellectuelles et fugitives des anciens écrivains*(14).

1. Jugement injuste. 2. Nicolas Poussin (1594-1665) se consacra principalement au paysage historique. 3. Pierre Puget (1622-1694), auteur de *Milon de Crotone*, sculpteur et peintre. 4. Le Sueur (1616-1655), auteur de tableaux représentant la vie de saint Bruno. 5. Quinault (1635-1688), auteur d'opéras dont Lulli fit la musique.

PROGRÈS DE LA PHILOSOPHIE : BACON, DESCARTES, NEWTON.

Pendant que des adversaires peu instruits ou malintentionnés faisaient ouvertement la guerre à la philosophie, elle se réfugiait, pour ainsi dire, dans les ouvrages de quelques grands hommes, qui, sans avoir l'ambition dangereuse d'arracher le bandeau des yeux de leurs contemporains, préparaient de loin dans l'ombre et le silence la lumière dont le monde devait être éclairé peu à peu et par degrés insensibles.

A la tête de ces illustres personnages doit être placé l'immortel chancelier d'Angleterre, François Bacon, dont les ouvrages si justement estimés, et plus estimés pourtant qu'ils ne sont connus, méritent encore plus notre lecture que nos éloges. A considérer les vues saines et étendues de ce grand homme, la multitude d'objets sur lesquels son esprit s'est porté, la hardiesse de son style qui réunit partout les plus sublimes images avec la précision la plus rigoureuse, on serait tenté de le regarder comme le plus grand, le plus universel et le plus éloquent des philosophes. Bacon, né dans le sein de la nuit la plus profonde, sentit que la philosophie n'était pas encore, quoique bien des gens sans doute se flattassent d'y exceller¹; car plus un siècle est grossier, plus il se croit instruit de tout ce qu'il peut savoir. Il commença donc par envisager d'une vue générale les divers objets de toutes les sciences naturelles; il partagea ces sciences en différentes branches dont il fit l'énumération la plus exacte qu'il lui fut possible; il examina ce que l'on savait déjà sur chacun de ces objets, et fit le catalogue immense de ce qui restait à découvrir : c'est le but de son admirable ouvrage *De la dignité et de l'accroissement des connaissances humaines*. Dans son *Nouvel Organe des sciences*, il perfectionne les vues qu'il avait données dans le premier ouvrage; il les porte plus loin, et fait connaître la nécessité de la physique expérimentale, à laquelle on ne pensait point encore. Ennemis des systèmes, il n'envisage la philosophie que comme cette partie de nos connaissances qui doit contribuer à nous rendre meilleurs ou plus heureux : il semble la borner à la science des choses utiles, et recommande partout l'étude de la nature². Ses autres écrits sont

1. Bacon fonda la science expérimentale; 2. Condamnation des recherches métaphysiques.

formés sur le même plan; tout, jusqu'à leurs titres, y annonce l'homme de génie, l'esprit qui voit en grand. Il y recueille des faits, il y compare des expériences, il en indique un grand nombre à faire; il invite les savants à étudier et à perfectionner les arts, qu'il regarde comme la partie la plus relevée et la plus essentielle de la science humaine : il expose avec une simplicité noble ses conjectures et ses pensées sur les différents objets dignes d'intéresser les hommes; et il eût pu dire, comme ce vieillard de Térence, que rien de ce qui touche l'humanité ne lui était étranger¹. Science de la nature, morale, politique, économique, tout semble avoir été du ressort de cet esprit lumineux et profond; et l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou des richesses qu'il répand sur tous les sujets qu'il traite, ou de la dignité avec laquelle il en parle. Ses écrits ne peuvent être mieux comparés qu'à ceux d'Hippocrate sur la médecine², et ils ne seraient ni moins admirés, ni moins lus, si la culture de l'esprit était aussi chère aux hommes que la conservation de la santé. Mais il n'y a que les chefs de secte en tout genre dont les ouvrages puissent avoir un certain éclat; Bacon n'a pas été du nombre, et la forme de sa philosophie s'y opposait : elle était trop sage pour étonner personne. La scolastique qui dominait de son temps, ne pouvait être renversée que par des opinions hardies et nouvelles; et il n'y a pas d'apparence qu'un philosophe qui se contente de dire aux hommes : *Voilà le peu que vous avez appris, voici ce qui vous reste à chercher*, soit destiné à faire beaucoup de bruit parmi ses contemporains. Nous oserions même faire quelque reproche au chancelier Bacon d'avoir été peut-être trop timide, si nous ne savions avec quelle retenue, et pour ainsi dire, avec quelle superstition, on doit juger un génie si sublime. Quoiqu'il avoue que les scolastiques ont éterné les sciences par leurs questions minutieuses, et que l'esprit doit sacrifier l'étude des êtres généraux à celle des objets particuliers, il semble pourtant par l'emploi fréquent qu'il fait des termes de l'école, quelquefois même par celui des principes scolastiques, et par des divisions et subdivisions dont l'usage était alors fort à la mode, avoir marqué un peu trop de ménagement ou de déférence pour le goût dominant de son siècle. Ce grand homme, après avoir brisé

1. *Homo sum; humani nil a me alienum puto.* Térence (*Heautontimoroumenos*); 2. Hippocrate : médecin grec du 5^e siècle; 3. Affaibli.

tant de fers, était encore retenu par quelques chaînes qu'il ne pouvait ou n'osait rompre⁽¹⁵⁾.

Au chancelier Bacon succéda l'illustre Descartes¹. Cet homme rare dont la fortune a tant varié en moins d'un siècle, avait tout ce qu'il fallait pour changer la face de la philosophie : une imagination forte, un esprit très conséquent, des connaissances puisées dans lui-même plus que dans les livres, beaucoup de courage pour combattre les préjugés les plus généralement reçus, et aucune espèce de dépendance qui le forçât à les ménager. Aussi éprouva-t-il de son vivant même ce qui arrive pour l'ordinaire à tout homme qui prend un ascendant trop marqué sur les autres. Il fit quelques enthousiastes, et eut beaucoup d'ennemis. Soit qu'il connût sa nation ou qu'il s'en défiât seulement, il s'était réfugié dans un pays entièrement libre pour y méditer plus à son aise². Quoiqu'il pensât beaucoup moins à faire des disciples qu'à les mériter, la persécution alla le chercher dans sa retraite; et la vie cachée qu'il menait ne put l'y soustraire. Malgré toute la sagacité qu'il avait employée pour prouver l'existence de Dieu, il fut accusé de la nier par des ministres qui peut-être ne la croyaient pas. Tourmenté et calomnié par des étrangers, et assez mal accueilli de ses compatriotes, il alla mourir en Suède, bien éloigné sans doute de s'attendre au succès brillant que ses opinions auraient un jour.

On peut considérer Descartes comme géomètre ou comme philosophe. Les mathématiques, dont il semble avoir fait assez peu de cas, font néanmoins aujourd'hui la partie la plus solide et la moins contestée de sa gloire. L'algèbre, créée en quelque manière par les Italiens, et prodigieusement augmentée par notre illustre Viète³, a reçu entre les mains de Descartes de nouveaux accroissements. Un des plus considérables est sa Méthode des indéterminées, artifice très ingénieux et très subtil, qu'on a su appliquer depuis à un grand nombre de recherches. Mais ce qui a surtout immortalisé le nom de ce grand homme, c'est l'application qu'il a su faire de l'algèbre à la géométrie, idée des plus vastes et des plus heureuses que l'esprit humain ait jamais eues, et qui sera toujours la clef des plus profondes

1. Descartes (1596-1650) : auteur du *Discours sur la Méthode*, des *Méditations*, du *Traité des passions*; 2. La Hollande, où Descartes séjourna à partir de 1629, à Leyde, Utrecht, Amsterdam, avant d'accepter les offres de la reine Christine de Suède. Il mourut à Stockholm (1650); 3. Viète (Francois) [1540-1603]; il transforma l'algèbre en se servant de lettres pour représenter des quantités et en précisant ses rapports avec la géométrie.

recherches, non seulement dans la géométrie sublime, mais dans toutes les sciences physico-mathématiques¹.

Comme philosophe, il a peut-être été aussi grand, mais il n'a pas été si heureux. La géométrie qui par la nature de son objet doit toujours gagner sans perdre, ne pouvait manquer, étant maniée par un aussi grand génie, de faire des progrès très sensibles et apparents pour tout le monde. La philosophie se trouvait dans un état bien différent, tout y était à commencer : et que ne coûtent point les premiers pas en tout genre? Le mérite de les faire dispense de celui d'en faire de grands. Si Descartes qui nous a ouvert la route, n'y a pas été aussi loin que ses sectateurs le croient, il s'en faut beaucoup que les sciences lui doivent aussi peu que le prétendent ses adversaires. Sa méthode seule aurait suffi pour le rendre immortel; sa Dioptrique² est la plus grande et la plus belle application qu'on eût faite encore de la géométrie à la physique; on voit enfin dans ses ouvrages, même les moins lus maintenant, briller partout le génie inventeur. Si on juge sans partialité ces tourbillons devenus aujourd'hui presque ridicules, on conviendra, j'ose le dire, qu'on ne pouvait alors imaginer rien de mieux. Les observations astronomiques qui ont servi à les détruire étaient encore imparfaites, ou peu constatées; rien n'était plus naturel que de supposer un fluide qui transportât les planètes; il n'y avait qu'une longue suite de phénomènes, de raisonnements et de calculs, et par conséquent une longue suite d'années, qui pût faire renoncer à une théorie si séduisante. Elle avait d'ailleurs l'avantage singulier de rendre raison de la gravitation des corps par la force centrifuge du tourbillon même : et je ne crains point d'avancer que cette explication de la pesanteur est une des plus belles et des plus ingénieuses hypothèses que la philosophie ait jamais imaginées. Aussi a-t-il fallu pour l'abandonner, que les physiciens aient été entraînés comme malgré eux par la théorie des forces centrales³ et par des expériences faites longtemps après. Reconnaissons donc que Descartes, forcé de créer une physique toute nouvelle, n'a pu la créer meil-

1. Descartes, pour la première fois, emploie dans la géométrie les ressources de l'algèbre; il est ainsi le créateur de la *géométrie analytique*. Il a fait aussi à l'algèbre des apports de grande importance (M. Caullery); 2. La *sévérité* de d'Alembert envers la philosophie de Descartes est tout à fait excessive. — Dans la *Dioptrique*, où il applique les données de la géométrie, de Descartes fait accomplir des progrès considérables à l'optique, en particulier à la réfraction de la lumière; 3. Théorie de la gravitation universelle de Newton.

leurs; qu'il a fallu, pour ainsi dire, passer par les tourbillons pour arriver au vrai système du monde; et que s'il s'est trompé sur les lois du mouvement, il a du moins deviné le premier qu'il devait y en avoir.

La métaphysique, aussi ingénieuse et aussi nouvelle que sa physique, a eu le même sort à peu près; et c'est aussi à peu près par les mêmes raisons qu'on peut la justifier; car telle est aujourd'hui la fortune de ce grand homme, qu'après avoir eu des sectateurs sans nombre, il est presque réduit à des apologistes. Il se trompa sans doute en admettant les idées innées; mais s'il eût retenu de la secte péripatéticienne la seule vérité qu'elle enseignait sur l'origine des idées par les sens, peut-être les erreurs, qui déshonoraient cette vérité par leur alliage, auraient été plus difficiles à déraciner. Descartes a osé du moins montrer aux bons esprits à secouer le joug de la scolastique, de l'opinion, de l'autorité, en un mot des préjugés et de la barbarie; et par cette révolte dont nous recueillons aujourd'hui les fruits, il a rendu à la philosophie un service plus essentiel peut-être que tous ceux qu'elle doit à ses illustres successeurs. On peut le regarder comme un chef de conjurés, qui a eu le courage de s'élever le premier contre une puissance despotique et arbitraire, et qui, en préparant une révolution éclatante, a jeté les fondements d'un gouvernement plus juste et plus heureux qu'il n'a pu voir établi. S'il a fini par croire tout expliquer, il a du moins commencé par douter de tout; et les armes dont nous nous servons pour le combattre ne lui en appartenaient pas moins, parce que nous les tournons contre lui. D'ailleurs, quand les opinions absurdes sont invétérées, on est quelquefois forcé, pour désabuser le genre humain, de les remplacer par d'autres erreurs, lorsqu'on ne peut mieux faire. L'incertitude et la vanité de l'esprit sont telles qu'il a toujours besoin d'une opinion à laquelle il se fixe: c'est un enfant à qui il faut présenter un jouet pour lui enlever une arme dangereuse; il quittera de lui-même ce jouet quand le temps de la raison sera venu. En donnant ainsi le change aux philosophes, ou à ceux qui croient l'être, on leur apprend du moins à se défer de leurs lumières. Cette disposition est le premier pas vers la vérité. Aussi Descartes a-t-il été persécuté de

1. Descartes, en effet, fixe une méthode rationnelle pour arriver à la certitude et écarte la tradition, la révélation, l'autorité.

son vivant, comme s'il fût venu l'apporter aux hommes*(15).

Newton¹ à qui la route avait été préparée par Huyghens, parut enfin, et donna à la philosophie une forme qu'elle semble devoir conserver. Ce grand génie vit qu'il était temps de bannir de la physique les conjectures et les hypothèses vagues, ou du moins de ne les donner que pour ce qu'elles valaient, et que cette science devait être uniquement soumise aux expériences et à la géométrie. C'est peut-être dans cette vue qu'il commença par inventer le calcul de l'infini et la méthode des suites, dont les usages si étendus dans la géométrie même, le sont encore davantage pour déterminer les effets compliqués que l'on observe dans la nature, où tout semble s'exécuter par des espèces de progressions infinies. Les expériences de la pesanteur, et les observations de Képler², firent découvrir au philosophe anglais la force qui retient les planètes dans leurs orbites. Il enseigna tout ensemble et à distinguer les causes de leurs mouvements, et à les calculer avec une exactitude qu'on n'aurait pu exiger que du travail de plusieurs siècles. Créateur d'une optique toute nouvelle, il fit connaître la lumière aux hommes en la décomposant. Ce que nous pourrions ajouter à l'éloge de ce grand philosophe, serait fort au-dessous du témoignage universel qu'on rend aujourd'hui tout à la fois étendu, juste et profond. En enrichissant la philosophie par une grande quantité de biens réels, il a mérité sans doute toute sa reconnaissance; mais il a peut-être plus fait pour elle en lui apprenant à être sage, et à contenir dans de justes bornes cette espèce d'audace que les circonstances avaient forcé Descartes à lui donner. Sa théorie du Monde (car je ne veux pas dire son système) est aujourd'hui si généralement reçue, qu'on commence à disputer à l'auteur l'honneur de l'invention, parce qu'on accuse d'abord les grands hommes de se tromper, et qu'on finit par les traiter de plagiaires.

D'autres savants croient faire à Newton un reproche beaucoup plus fondé, en l'accusant d'avoir ramené dans la

1. Isaac Newton [1642-1727]: mathématicien anglais; il étudia particulièrement l'optique, les courbes et formula la loi de l'attraction universelle; 2. Jean Képler (1571-1630): astronome allemand, découvrit par l'observation de la planète Mars les lois qui portent son nom: a) toutes les planètes décrivent des ellipses dont le soleil occupe un des foyers; b) les rayons vecteurs décrivent dans le même temps des arcs égaux; c) les carrés des temps des révolutions des planètes sont proportionnels aux cubes des grands axes de leurs orbites.

physique les *qualités occultes*¹ des scolastiques et des anciens philosophes. Mais les savants dont nous parlons sont-ils bien sûrs que ces deux mots, vides de sens chez les scolastiques et destinés à masquer un être dont ils croyaient avoir l'idée, fussent autre chose chez les anciens philosophes que l'expression modeste de leur ignorance? Newton, qui avait étudié la nature, ne se flattait pas d'en savoir plus qu'eux sur la cause première qui produit les phénomènes; mais il n'employa pas le même langage, pour ne pas révolter des contemporains qui n'auraient pas manqué d'y attacher une autre idée que lui. Il se contenta de prouver que les tourbillons de Descartes ne pouvaient rendre raison du mouvement des planètes; que les phénomènes, et les lois de la mécanique s'unissaient pour les renverser; qu'il y a une force par laquelle les planètes tendent les unes vers les autres, et dont le principe nous est entièrement inconnu. Il ne rejeta point l'impulsion; il se borna à demander qu'on s'en servît plus heureusement qu'on n'avait fait jusqu'alors pour expliquer les mouvements des planètes : ses désirs n'ont point encore été remplis, et ne le seront peut-être de longtemps. Après tout, quel mal aurait-il fait à la philosophie, en nous donnant lieu de penser que la matière peut avoir des propriétés que nous ne lui soupçonnions pas, et en nous désabusant de la confiance ridicule où nous sommes de les connaître toutes*(16)?

LA PHILOSOPHIE AU XVIII^e SIÈCLE.

La philosophie, qui forme le goût dominant de notre siècle, semble, par les progrès qu'elle fait parmi nous, vouloir réparer le temps qu'elle a perdu, et se venger de l'espace de mépris que lui avaient marqué nos pères. Ce mépris est aujourd'hui retombé sur l'érudition, et n'en est pas plus juste pour avoir changé d'objet. On s'imagine que nous avons tiré des ouvrages des anciens tout ce qu'il nous importait de savoir; et sur ce fondement on dispenserait volontiers de leur peine ceux qui vont encore les consulter. Il semble

1. Propriétés que les scolastiques considéraient comme la cause des phénomènes et qui, bien entendu, n'expliquaient rien.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE — 37

qu'on regarde l'antiquité comme un oracle qui a tout dit, et qu'il est inutile d'interroger; et l'on ne fait guère plus de cas aujourd'hui de la restitution d'un passage, que de la découverte d'un petit rameau de veine dans le corps humain. Mais comme il serait ridicule de croire qu'il n'y a plus rien à découvrir dans l'anatomie, parce que les anatomistes se livrent quelquefois à des recherches, inutiles en apparence, et souvent utiles par leurs suites, il ne serait pas moins absurde de vouloir interdire l'érudition, sous prétexte des recherches peu importantes auxquelles nos savants peuvent s'abandonner. C'est être ignorant ou présomptueux de croire que tout soit vu dans quelque matière que ce puisse être, et que nous n'ayons plus aucun avantage à tirer de l'étude et de la lecture des anciens¹.

L'usage de tout écrire aujourd'hui en langue vulgaire, a contribué sans doute à fortifier ce préjugé, et peut-être est plus pernicieux que le préjugé même. Notre langue s'étant répandue par toute l'Europe, nous avons cru qu'il était temps de la substituer à la langue latine, qui depuis la renaissance des lettres était celle de nos savants. J'avoue qu'un philosophe est beaucoup plus excusable d'écrire en français qu'un Français de faire des vers latins; je veux bien même convenir que cet usage a contribué à rendre la lumière plus générale, si néanmoins c'est étendre réellement l'esprit d'un peuple, que d'en étendre la superficie. Cependant il résulte de là un inconvénient que nous aurions dû prévoir. Les savants des autres nations, à qui nous avons donné l'exemple, ont cru avec raison qu'ils écriraient encore mieux dans leur langue que dans la nôtre. L'Angleterre nous a donc imités; l'Allemagne, où le latin semblait s'être réfugié, commence insensiblement à en perdre l'usage : je ne doute pas qu'elle ne soit bientôt suivie par les Suédois, les Danois et les Russes. Ainsi, avant la fin du XVIII^e siècle, un philosophe qui voudra s'instruire à fond des découvertes de ses prédécesseurs, sera contraint de charger sa mémoire de sept à huit langues différentes; et après avoir consumé à les apprendre le temps le plus précieux de sa vie, il mourra avant de commencer à s'instruire. L'usage de la langue latine, dont nous avons fait voir le ridicule dans les matières de goût, ne pourrait être que très utile dans les ouvrages de

1. Sages conseils que ceux que donne ici d'Alembert.

philosophie, dont la clarté et la précision doivent faire tout le mérite, et qui n'ont besoin que d'une langue universelle et de convention. Il serait donc à souhaiter qu'on rétablît cet usage : mais il n'y a pas lieu de l'espérer. L'abus dont nous onsons nous plâindre est trop favorable à la vanité et à la paresse, pour qu'on se flatte de le déraciner. Les philosophes, comme les autres écrivains, veulent être lus, et surtout de leur nation. S'ils se servaient d'une langue moins familière, ils auraient moins de bouches pour les célébrer, et on ne pourrait pas se vanter de les entendre. Il est vrai qu'avec moins d'admirateurs, ils auraient de meilleurs juges : mais c'est un avantage qui les touche peu, parce que la réputation tient plus au nombre qu'au mérite de ceux qui la distribuent*(17).

En récompense, car il ne faut rien outrer, nos livres de science semblent avoir acquis jusqu'à l'espèce d'avantage qui semblait devoir être particulier aux ouvrages de belles-lettres. Un écrivain respectable que notre siècle a eu le bonheur de posséder longtemps¹, et dont je louerais ici les différentes productions, si je ne me bornais pas à l'envisager comme philosophe, a appris aux savants à secouer le joug du pédantisme. Supérieur dans l'art de mettre en leur jour les idées les plus abstraites, il a su par beaucoup de méthode, de précision et de clarté, les abaisser à la portée des esprits qu'on aurait cru les moins faits pour les saisir. Il a même osé prêter à la philosophie les ornements qui semblaient lui être les plus étrangers, et qu'elle paraissait devoir s'interdire le plus sévèrement; et cette hardiesse a été justifiée par le succès le plus général et le plus flatteur. Mais semblable à tous les écrivains originaux, il a laissé bien loin derrière lui ceux qui ont cru pouvoir l'imiter.

L'auteur de l'*Histoire naturelle*² a suivi une route toute différente. Rival de Platon et de Lucrèce, il a répandu dans son ouvrage, dont la réputation croît de jour en jour, cette noblesse et cette élévation de style qui sont si propres aux matières philosophiques, et qui dans les écrits du sage doivent être la peinture de son âme.

1. Fontenelle (1657-1757) : auteur d'ouvrages de vulgarisation scientifique : *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686) ; bel esprit, partisan des modernes ; 2. Buffon. Trois volumes de l'*Histoire naturelle* avaient paru en 1749.

JUGEMENT SUR LE XVIII^e SIÈCLE.

On abuse des meilleures choses. Cet esprit philosophique, si à la mode aujourd'hui, qui veut tout voir et ne rien supposer, s'est répandu jusque dans les belles-lettres ; on prétend même qu'il est nuisible à leur progrès, et il est difficile de se le dissimuler. Notre siècle porté à la combinaison et à l'analyse, semble vouloir introduire les discussions froides et didactiques dans les choses de sentiment. Ce n'est pas que les passions et le goût n'aient une logique qui leur appartient ; mais cette logique a des principes tout différents de ceux de la logique ordinaire : ce sont ces principes qu'il faut démêler en nous et c'est, il faut l'avouer, de quoi une philosophie commune est peu capable. Livrée tout entière à l'examen des perceptions tranquilles de l'âme, il lui est bien plus facile d'en démêler les nuances que celles de nos passions, ou en général des sentiments vifs qui nous affectent. Et comment cette espèce de sentiments ne serait-elle pas difficile à analyser avec justesse ? Si d'un côté, il faut se livrer à eux pour les connaître, de l'autre, le temps où l'âme en est affectée, est celui où elle peut les étudier le moins. Il faut pourtant convenir que cet esprit de discussion a contribué à affranchir notre littérature de l'admiration aveugle des anciens ; il nous a appris à n'estimer en eux que les beautés que nous serions contraints d'admirer dans les modernes. Mais c'est peut-être aussi à la même source que nous devons je ne sais quelle métaphysique du cœur, qui s'est emparée de nos théâtres ; s'il ne fallait pas l'en bannir entièrement, encore moins fallait-il l'y laisser régner. Cette anatomie de l'âme s'est glissée jusque dans nos conversations ; on y disserte, on n'y parle plus ; et nos sociétés ont perdu leurs principaux agréments, la chaleur et la gaieté.

Ne soyons donc pas étonnés que nos ouvrages d'esprit soient en général inférieurs à ceux du siècle précédent. On peut même en trouver la raison dans les efforts que nous faisons pour surpasser nos prédécesseurs. Le goût et l'art d'écrire font en peu de temps des progrès rapides, dès qu'une fois la véritable route est ouverte : à peine un grand génie a-t-il entrevu le beau, qu'il l'aperçoit dans toute son étendue ; et l'imitation de la belle Nature semble bornée à

1. Il s'agit de Marivaux ; d'Alembert se montre réfractaire à son analyse nuancée de l'amour.

de certaines limites qu'une génération ou deux tout au plus ont bientôt atteintes; il ne reste à la génération suivante que d'imiter; mais elle ne se contente pas de ce partage; les richesses qu'elle a acquises autorisent le désir de les accroître; elle veut ajouter à ce qu'elle a reçu, et manque le but en cherchant à le passer. On a donc tout à la fois plus de principes pour bien juger, un plus grand fonds de lumières, plus de bons juges, et moins de bons ouvrages; on ne dit point d'un livre qu'il est bon, mais que c'est le livre d'un homme d'esprit. C'est ainsi que le siècle de Démétrius de Phalère¹ a succédé immédiatement à celui de Démétrius, le siècle de Lucain et de Sénèque à celui de Cicéron et de Virgile, et le nôtre à celui de Louis XIV².

Je ne parle ici que du siècle en général, car je suis bien éloigné de faire la satire de quelques hommes d'un mérite rare avec qui nous vivons. La constitution physique du monde littéraire entraîne, comme celle du monde matériel, des révolutions forcées, dont il serait aussi injuste de se plaindre que du changement des saisons. D'ailleurs comme nous devons au siècle de Plinè les ouvrages admirables de Quintilien et de Tacite, que la génération précédente n'aurait peut-être pas été en état de produire, le nôtre laissera à la postérité des monuments dont il a droit de se glorifier. Un poète³ célèbre par ses talents et par ses malheurs a effacé Malherbe dans ses odes, et Marot dans ses épiques et dans ses épîtres. Nous avons vu naître le seul poème épique⁴ que la France puisse opposer à ceux des Grecs, des Romains, des Italiens, des Anglais et des Espagnols. Deux hommes illustres⁵ entre lesquels notre nation semble partagée, et que la postérité saura mettre chacun à sa place, se disputent la gloire du cothurne, et l'on voit encore avec un extrême plaisir leurs tragédies après celles de Corneille et de Racine. L'un de ces deux hommes, le même à qui nous devons la *Henriade*, sûr d'obtenir parmi le très petit nombre de grands poètes une place distinguée et qui n'est qu'à lui, possède en même temps au plus haut degré un talent que n'a eu presque aucun poète, même dans un degré médiocre, celui d'écrire en prose. Personne n'a mieux connu l'art si rare de rendre sans effort chaque idée

1. Démétrius de Phalère (mort vers 283 avant J.-C.); orateur, homme d'État et historien grec.
2. Cf. Voltaire (*Siècle de Louis XIV*, xxxii, 1751); 3. J.-B. Rousseau (1671-1741); 4. *Le Henriade*, de Voltaire (1729); 5. *Voltaire et Crébillon*.

par le terme qui lui est propre, d'embellir tout sans se méprendre sur le coloris propre à chaque chose; enfin, ce qui caractérise plus qu'on ne pense les grands écrivains, de n'être jamais ni au-dessus, ni au-dessous de son sujet. Son *Essai sur le siècle de Louis XIV* est un morceau d'autant plus précieux, que l'auteur n'avait en ce genre aucun modèle, ni parmi les anciens, ni parmi nous. Son *Histoire de Charles XII*, par la rapidité et la noblesse du style, est digne du héros qu'il avait à peindre; ses pièces fugitives, supérieures à toutes celles que nous estimons le plus, suffiraient par leur nombre et par leur mérite pour immortaliser plusieurs écrivains. Que ne puis-je en parcourant ici ses nombreux et admirables ouvrages, payer à ce génie rare le tribut d'éloges qu'il mérite, qu'il a reçu tant de fois de ses compatriotes, des étrangers, et de ses ennemis, et auquel la postérité mettra le comble quand il ne pourra plus en jour!

Ce ne sont pas là nos seules richesses. Un écrivain judicieux², aussi bon citoyen que grand philosophe, nous a donné sur les principes des lois un ouvrage décrit par quelques Français, applaudi par la nation et admiré de toute l'Europe; ouvrage qui sera un monument immortel du génie et de la vertu de son auteur, et des progrès de la raison dans un siècle, dont le milieu sera une époque mémorable dans l'histoire de la philosophie. D'excellents auteurs ont écrit l'histoire ancienne et moderne; des esprits justes et éclairés l'ont approfondie; la comédie a acquis un nouveau genre³ qu'on aurait tort de rejeter, puisqu'il en résulte un plaisir de plus, et que d'ailleurs ce genre même n'a pas été aussi inconnu des anciens qu'on voudrait nous le persuader; enfin nous avons plusieurs romans qui nous empêchent de regretter ceux du dernier siècle.

Les beaux-arts ne sont pas moins en honneur dans notre nation. Si j'en crois les amateurs éclairés, notre école de peinture est la première de l'Europe, et plusieurs ouvrages de nos sculpteurs n'auraient pas été désavoués par les anciens. La musique est peut-être de tous ces arts celui qui a fait depuis quinze ans le plus de progrès parmi nous⁴. Grâce aux travaux d'un génie mâle, hardi et fécond, les

1. Faure en 1731; 2. Montesquieu (1689-1755); 3. Le genre *larmoyant*, créé par Nicolle de La Chaussée (1691-1751); 4. D'Alembert songe à Rousseau, ami à cette date des encyclopédistes, et surtout, comme le montre la phrase suivante, à Rameau.

étrangers qui ne pouvaient souffrir nos symphonies, commencent à les goûter, et les Français paraissent enfin persuadés que Lulli avait laissé dans ce genre beaucoup à faire. M. Rameau¹ en poussant la pratique de son art à un si haut degré de perfection, est devenu tout ensemble le modèle et l'objet de la jalousie d'un grand nombre d'artistes, qui le décrivent en s'efforçant de l'imiter. Mais ce qui le distingue plus particulièrement, c'est d'avoir réfléchi avec beaucoup de succès sur la théorie de ce même art; d'avoir su trouver dans la base fondamentale le principe de l'harmonie et de la mélodie; d'avoir réduit par ce moyen à des lois plus certaines et plus simples, une science livrée avant lui à des règles arbitraires ou dictées par une expérience aveugle*(18).

TROISIÈME PARTIE

La troisième partie du *Discours préliminaire* de d'Alembert reproduit, dans ses grandes lignes, le *Prospectus* de Diderot, paru en octobre 1750. Pour le premier extrait, nous donnons en italique les passages qui sont de Diderot; on verra de quelle manière d'Alembert a modifié le texte.

SERVICES RENDUS PAR LES DICTIONNAIRES.

On ne peut disconvenir que depuis le renouvellement des lettres parmi nous, on ne doive en partie aux Dictionnaires les lumières générales qui se sont répandues dans la société, et ce germe de science qui dispose insensiblement les esprits à des connaissances plus profondes. L'utilité sensible de ces sortes d'ouvrages les a rendus si communs, que nous sommes plutôt aujourd'hui dans le cas de les justifier que d'en faire l'éloge. On prétend qu'en multipliant les secours et la facilité de s'instruire, ils contribueront à éteindre le goût du travail et de l'étude. Pour nous, nous croyons être bien fondés à soutenir que c'est à la manie du bel esprit et à l'abus de la

1. Jean-Philippe Rameau (1683-1764) : auteur d'*Hippolyte et Aricie*, *Castor et Pollux*. Sa réputation sera battue en brèche après la « Querelle des bouffons » (voir Diderot, le *Neveu de Rameau*).

philosophie plutôt qu'à la multitude des dictionnaires, qu'il faut attribuer notre paresse et la décadence du bon goût. Ces sortes de collections peuvent tout au plus servir à donner quelques lumières à ceux qui, sans ce secours, n'auraient pas eu le courage de s'en procurer : mais elles ne tiendraient jamais lieu de livres à ceux qui cherchent à s'instruire; les dictionnaires par leur forme même ne sont propres qu'à être consultés, et se refusent à toute lecture suivie... (Quand nous apprendrons qu'un homme de lettres désirent d'étudier l'histoire à fond, aura choisi pour cet objet le *Dictionnaire* de Moreri², nous conviendrons du reproche que l'on veut nous faire.) Nous aurions peut-être plus de raison d'attribuer l'abus prétendu dont on se plaint à la multiplication des méthodes, des éléments, des abrégés, et des bibliothèques, si nous n'étions persuadés qu'on ne saurait trop faciliter les moyens de s'instruire. On abrégait encore davantage ces moyens, en réduisant à quelques volumes tout ce que les hommes ont découvert jusqu'à nos jours dans les sciences et dans les arts. Ce projet, en y comprenant même les faits historiques réellement utiles, ne serait peut-être pas impossible dans l'exécution; il serait du moins à souhaiter qu'on le tentât; nous ne prétendons aujourd'hui que l'ébaucher; et il nous débarrasserait enfin de tant de livres, dont les auteurs n'ont fait que se copier les uns les autres. Ce qui doit nous rassurer contre la satire des dictionnaires, c'est qu'on pourrait faire le même reproche sur un fondement aussi peu solide aux journalistes les plus estimables. Leur but n'est-il pas essentiellement d'exposer en raccourci ce que notre siècle ajoute de lumières à celles des siècles précédents; d'apprendre à se passer des originaux, et d'arracher par conséquent ces épines que nos adversaires voudraient qu'on laissât? Combien de lectures inutiles dont nous serions dispensés par de bons extraits?*(19).

Nous avons donc cru qu'il importait d'avoir un Dictionnaire qu'on pût consulter sur toutes les matières des arts et des sciences, et qui servirait autant à guider à ceux qui se sentent le courage de travailler à l'instruction des autres, qu'à éclairer ceux qui ne s'instruisent que pour eux-mêmes.

1. Le bon goût de d'Alembert est quelque peu suspect au point de vue littéraire; 2. Moreri (Louis) : biographe français, auteur d'un *Dictionnaire historique* (1643-1680). V. Hugo n'a pas dédaigné d'utiliser ce dictionnaire quand il a composé la *Légende des siècles*.

SUPÉRIORITÉ DE « L'ENCYCLOPÉDIE » SUR LES AUTRES
 DICTIONNAIRES.

Jusqu'ici personne n'avait conçu un ouvrage aussi grand, ou du moins, personne ne l'avait exécuté. Leibnitz¹, de désirait qu'on les surmontât. Cependant, on avait des encyclopédies; et Leibnitz ne l'ignorait pas, lorsqu'il en demandait une.

La plupart de ces ouvrages parurent avant le siècle dernier, et ne furent pas tout à fait méprisés. On trouva que s'ils n'annonçaient pas beaucoup de génie, ils marquaient au moins du travail et des connaissances. Mais que serait-ce pour nous que ces encyclopédies? Quel progrès n'a-t-on pas fait depuis dans les sciences et dans les arts? Combien de vérités découvertes aujourd'hui, qu'on n'entrevoit pas alors? La vraie philosophie était au berceau²; la géométrie³ se montrait à peine; il n'y avait point de dialectique; les lois de la saine critique étaient entièrement ignorées. Les auteurs célèbres en tout genre dont nous avons parlé dans ce Discours, et leurs illustres disciples, ou n'existaient pas, ou n'avaient pas écrit. L'esprit de recherche et d'émulation n'animait pas les savants; un autre esprit moins fécond peut-être, mais plus rare, celui de justesse et de méthode, ne s'était point soumis les différentes parties de la littérature; et les académies⁴, dont les travaux ont porté si loin les sciences et les arts, n'étaient pas instituées.

Si les découvertes des grands hommes et des compagnies savantes, dont nous venons de parler, offrirent dans la suite de puissants secours pour former un dictionnaire encyclopédique, il faut avouer aussi que l'augmentation prodigieuse des matières rendit à d'autres égards un tel ouvrage beaucoup plus difficile. Mais ce n'est point à nous à juger si les successeurs des premiers encyclopédistes ont été hardis ou présomptueux; et nous les laisserions tous jour de leur réputation, sans en excepter Ephraïm Cham-

1. Leibnitz (1646-1716) : mathématicien et philosophe allemand, auteur des *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (1703), de la *Théodicée* (1710), de la *Monadologie*; 2. Elle date de Descartes et de Newton, pour d'Alembert (voir 2^e partie du *Discours*); 3. A partir de Newton; 4. Le rôle essentiel des académies est justement mis en lumière.

bers le plus connu d'entre eux, si nous n'avions des raisons particulières de peser le mérite de celui-ci.

Nous ne refusons point à cet auteur la justice qui lui est due. Il a bien senti le mérite de l'ordre encyclopédique, ou de la chaîne par laquelle on peut descendre sans interruption des premiers principes d'une science ou d'un art jusqu'à ses conséquences les plus éloignées, et remonter de ses conséquences les plus éloignées jusqu'à ses premiers principes, passer imperceptiblement de cette science ou de cet art à un autre¹, et s'il est permis de s'exprimer ainsi, faire sans s'égarer le tour du monde littéraire. Nous convenons avec lui que le plan et le dessein de son dictionnaire sont excellents, et que si l'exécution en était portée à un certain degré de perfection, il contribuerait plus lui seul au progrès de la vraie science que la moitié des livres connus. Mais, malgré toutes les obligations que nous avons à cet auteur, nous n'avons pu nous empêcher de retirer de son travail, nous n'avons pu nous empêcher de voir qu'il restait beaucoup à y ajouter. En effet, conceit-on que tout ce qui concerne les sciences et les arts puisse être renfermé en deux volumes in-folio? La nomenclature d'une matière aussi étendue en fournirait un à elle seule, si elle était complète. Combien donc ne doit-il pas y avoir dans son ouvrage d'articles omis ou tronqués?

RÉPARTITION DU TRAVAIL.

L'expérience journalière n'apprend que trop combien il est difficile à un auteur de traiter profondément de la science ou de l'art dont il a fait toute sa vie une étude particulière. Quel homme peut donc être assez hardi et assez borné pour entreprendre de traiter seul de toutes les sciences et de tous les arts?

Nous avons inféré de là que pour soutenir un poids aussi grand que celui que nous avons à porter, il était nécessaire de le partager; et sur-le-champ nous avons jeté les yeux sur un nombre suffisant de savants et d'artistes habiles et connus par leurs talents dans les genres particuliers qu'on avait à confier à leur travail. Nous avons dis-

1 Ces rapports sont plutôt du domaine de la philosophie.

tribué à chacun la partie qui lui convenait; quelques-uns même étaient en possession de la leur, avant que nous nous chargions de cet ouvrage. Le public verra bientôt leurs noms et nous ne craignons point qu'il nous les reproche. Ainsi, chacun n'ayant été occupé que de ce qu'il entendait, a été en état de juger sainement de ce qu'en ont écrit les anciens et les modernes, et d'ajouter, aux secours qu'il en a tirés, des connaissances puisées dans son propre fonds. Personne ne s'est avancé sur le terrain d'autrui, et ne s'est mêlé de ce qu'il n'a peut-être jamais appris; et nous avons eu plus de méthode, de certitude, d'étendue et de détails, qu'il ne peut y en avoir dans la plupart des lexicographes. Il est vrai que ce plan a réduit le mérite d'éditeur à peu de chose; mais il a beaucoup ajouté à la perfection de l'ouvrage, et nous penserons toujours nous être acquis assez de gloire, si le public est satisfait. En un mot, chacun de nos collègues a fait un dictionnaire de la partie dont il s'est chargé, et nous avons réuni tous ces dictionnaires ensemble¹.

Nous nous sommes conformés dans les articles généraux des sciences à l'usage constamment reçu dans les dictionnaires et dans les autres ouvrages, qui veut qu'on commence en traitant d'une science par en donner la définition. Nous l'avons donnée aussi la plus simple même et la plus courte qu'il nous a été possible. Mais il ne faut pas croire que la définition d'une science, surtout d'une science abstraite, en puisse donner l'idée à ceux qui n'y sont pas du moins initiés. En effet, qu'est-ce qu'une science, sinon un système de règles ou de faits relatifs à un certain objet? et comment peut-on donner l'idée de ce système à quelqu'un qui serait absolument ignorant de ce que le système renferme? Quand on dit de l'arithmétique, que c'est la science des propriétés des nombres, la fait-on mieux connaître à celui qui ne la sait pas, qu'on ne ferait connaître la pierre philosophale, en disant que c'est le secret de faire de l'or? La définition d'une science ne consiste proprement que dans l'exposition détaillée des choses dont cette science s'occupe, comme la définition d'un corps est la description détaillée de ce corps même; et il nous semble d'après ce principe, que ce qu'on appelle définition de chaque science serait mieux placé à la fin qu'au commencement du livre qui en traite: ce serait

1. N'y a-t-il pas ici l'indication d'une certaine divergence de vues entre les directeurs?
2. Ce qui explique plus d'une contradiction dans l'Encyclopédie.

alors le résultat extrêmement réduit de toutes les notions qu'on aurait acquises. D'ailleurs, que contiennent ces définitions pour la plupart, sinon des expressions vagues et abstraites, dont la notion est souvent plus difficile à fixer que celles de la science même? Tel sont les mots, *science*, *nombre* et *propriété*, dans la définition déjà citée de l'arithmétique. Les termes généraux sans doute sont nécessaires, et nous avons vu dans ce Discours quelle en est l'utilité: mais on pourrait les définir un abus forcé des signes, et la plupart des définitions, un abus tantôt volontaire, tantôt forcé des termes généraux. Au reste nous le répétons: nous nous sommes conformés sur ce point à l'usage, parce que ce n'est pas à nous à le changer, et que la forme même de ce Dictionnaire nous en empêchait. Mais en ménageant les préjugés, nous n'avons point dû appréhender d'exposer ici des idées que nous croyons saines.

LES ARTS MÉCANIQUES¹.

La partie des arts mécaniques ne demandait ni moins de détails, ni moins de soins. Jamais peut-être il ne s'est trouvé tant de difficultés rassemblées, et si peu de secours dans les livres pour les vaincre. On a trop écrit sur les sciences: on n'a pas assez écrit sur les arts mécaniques²; car qu'est-ce que le peu qu'on en rencontre dans les auteurs, en comparaison de l'étendue et de la fécondité du sujet? Entre ceux qui en ont traité, l'un n'était pas assez instruit de ce qu'il avait à dire, et a moins rempli son sujet que montré la nécessité d'un meilleur ouvrage. Un autre n'a qu'effleuré la matière, en la traitant plutôt en grammairien et en homme de lettres, qu'en artiste. Un troisième est, à la vérité, plus riche et plus ouvrier: mais il est en même temps si court, que les opérations des artistes et la description de leurs machines, cette matière capable de fournir seule des ouvrages considérables, n'occupe que la très petite partie du sien. Chambers n'a presque rien ajouté à ce qu'il a traduit de nos auteurs. Tout nous déterminait donc à recourir aux

1. Les passages en italique sont de Diderot; 2. Les métiers.

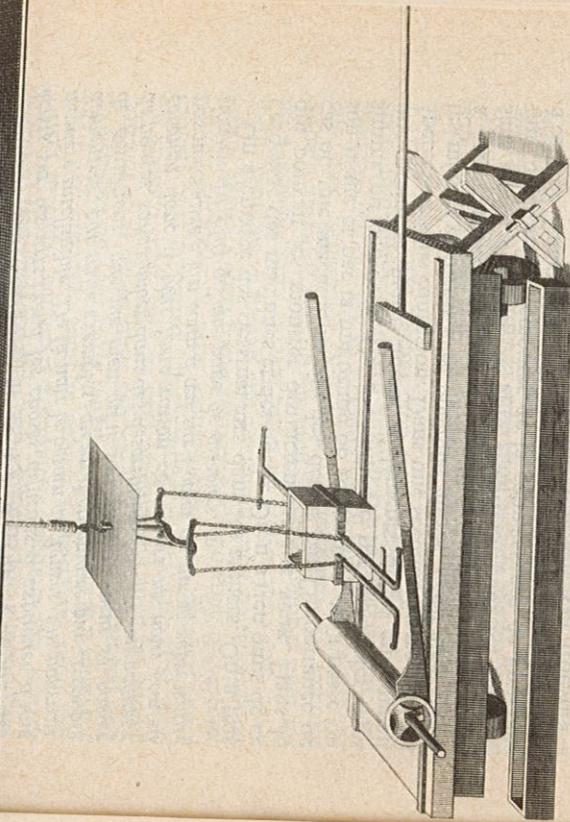
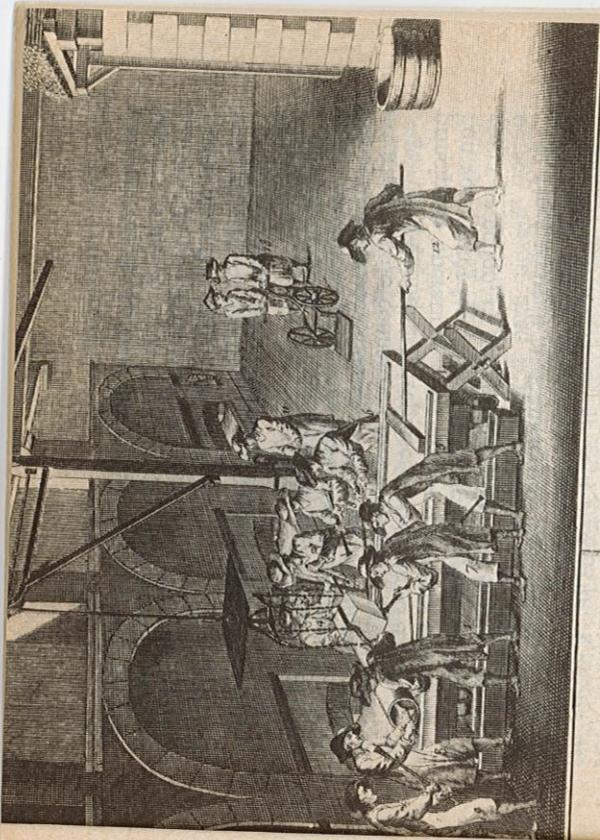
On s'est adressé aux plus habiles de Paris et du royaume ; on s'est donné la peine d'aller dans leurs ateliers, de les interroger, d'écrire sous leur dictée, de développer leurs pensées, d'en tirer les termes propres à leurs professions, d'en dresser des tables, de les définir, de converser avec ceux de qui on avait obtenu des mémoires, et (précaution presque indispensable) de recueillir dans de longs et fréquents entretiens avec les uns, ce que d'autres avaient imparfaitement, obscurément, et quelquefois infidèlement expliqué. Il est des artistes qui sont en même temps gens de lettres, et nous en pourrions citer ici : mais le nombre en serait fort petit. La plupart de ceux qui exercent les arts mécaniques, ne les ont embrassés que par nécessité, et n'opèrent que par instinct. A peine entre mille en trouve-t-on une douzaine en état de s'exprimer avec quelque clarté sur les instruments qu'ils emploient et sur les ouvrages qu'ils fabriquent. Nous avons vu des ouvriers qui travaillaient depuis quarante années, sans rien connaître à leurs machines. Il a fallu exercer avec eux la fonction dont se glorifiait Socrate, la fonction pénible et délicate de faire accoucher les esprits, *obstetrix animorum*.

Mais il est des métiers si singuliers et des manœuvres si délicates, qu'à moins de travailler soi-même, de mouvoir une machine de ses propres mains, et de voir l'ouvrage se former sous ses propres yeux, il est difficile d'en parler avec précision. Il a donc fallu plusieurs fois se procurer les machines, les construire, mettre la main à l'œuvre, se rendre, pour ainsi dire, apprenti, et faire soi-même de mauvais ouvrage pour apprendre aux autres comment on en fait de bon.

C'est ainsi que nous nous sommes convaincus de l'ignorance dans laquelle on est sur la plupart des objets de la vie, et de la difficulté de sortir de cette ignorance. C'est ainsi que nous nous sommes mis en état de démontrer que l'homme de lettres qui sait le plus sa langue ne connaît pas la vingtième partie des mots : que quoique chaque art ait sa sienne, cette langue est encore bien imparfaite ; que c'est par l'extrême habitude de converser les uns avec les autres, que les ouvriers s'entendent, et beaucoup plus par le retour des conjectures¹ que par l'usage des termes. Dans un atelier c'est le moment qui parle, et non l'artiste.

Voici la méthode qu'on a suivie pour chaque art. On a

1. Les circonstances identiques.



Phot. Larousse.

Exemple de planche de l'*Encyclopédie* : Miroiterie.
Une phase de la fabrication des grands miroirs.

traité : 1^o de la matière, des lieux où elle se trouve, de la manière dont on la prépare, de ses bonnes et mauvaises qualités, de ses différentes espèces, des opérations par lesquelles on la fait passer, soit avant que de l'employer, soit en la mettant en œuvre;

2^o Des principaux ouvrages qu'on en fait, et de la manière de les faire;

3^o On a donné le nom, la description, et la figure des outils et des machines, par pièces détachées et par pièces assemblées; la coupe des moules et d'autres instruments, dont il est à propos de connaître l'intérieur, leurs profils, etc.;

4^o On a expliqué et représenté la main-d'œuvre et les principales opérations dans une ou plusieurs planches, où l'on voit tantôt les mains seules de l'artiste, tantôt l'artiste entier en action, et travaillant à l'ouvrage le plus important de son art;

5^o On a recueilli et défini le plus exactement qu'il a été possible les termes propres de l'art.

Mais le peu d'habitude qu'on a et d'écrire et de lire des écrits sur les arts, rend les choses difficiles à expliquer d'une manière intelligible. De là naît le besoin de figures. On pourrait démontrer, par mille exemples, qu'un dictionnaire pur et simple de définitions, quelque bien qu'il soit fait, ne peut se passer de figures, sans tomber dans des descriptions obscures ou vagues; combien donc à plus forte raison ce secours ne nous était-il pas nécessaire? Un coup d'œil sur l'objet ou sur sa représentation en dit plus qu'une page de discours.

On a envoyé des dessinateurs dans les ateliers. On a pris l'esquisse des machines et des outils. On n'a rien omis de ce qui pouvait les montrer distinctement aux yeux. Dans le cas où une machine mérite des détails par l'importance de son usage et par la multitude de ses parties, on a passé du simple au composé. On a commencé par assembler dans une première figure autant d'éléments qu'on en pouvait apercevoir sans confusion. Dans une seconde figure, on voit les mêmes éléments avec quelques autres. C'est ainsi qu'on a formé successivement la machine la plus compliquée, sans aucun embarras ni pour l'esprit ni pour les yeux. Il faut quelquefois remonter de la connaissance de l'ouvrage à celle de la machine, et d'autres fois descendre de la connaissance de la machine à celle de l'ouvrage. On trouvera à l'article *Art* quelques réflexions sur les avantages de ces

méthodes, et sur les occasions où il est à propos de préférer l'une à l'autre.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

Nous empruntons à l'*Avertissement des éditeurs*, qui parut en tête du troisième volume (1753), les lignes ci-dessous. Elles montrent la ferme volonté des éditeurs de poursuivre leur entreprise, rendent hommage à deux collaborateurs particulièrement dévoués, définissent l'apport de chacun dans l'ouvrage. On notera la réponse aux accusations d'athéisme qui avaient été adressées à l'*Encyclopédie*.

L'empressement que l'on a témoigné pour la continuation de ce dictionnaire est le seul motif qui ait pu nous déterminer à le reprendre. Le gouvernement a paru désirer qu'une entreprise de cette nature ne fût point abandonnée¹; et la nation a usé du droit qu'elle avait de l'exiger de nous. C'est sans doute à nos collègues que l'*Encyclopédie* doit principalement une marque si flatteuse d'estime. Mais la justice que nous savons nous rendre ne nous empêche pas d'être sensibles à la confiance publique. Nous croyons même n'en être pas indignes par le désir que nous avons de la mériter. Jaloux de nous l'assurer de plus en plus, nous oserons ici, pour la première et la dernière fois, parler de nous-mêmes à nos lecteurs. Les circonstances nous y engagent, l'*Encyclopédie*² le demande, la reconnaissance nous y oblige. Puissons-nous, en nous montrant tels que nous sommes, intéresser nos concitoyens en notre faveur. Leur volonté a eu sur nous d'autant plus de pouvoir, qu'en s'opposant à notre retraite, ils semblaient en approuver les motifs. Sans une autorité si respectable, les ennemis de cet ouvrage seraient parvenus facilement à nous faire rompre des liens dont nous sentions tout le poids, mais dont nous n'avions pu prévoir tout le danger.

Des circonstances imprévues, et des motifs qui nous feraient peut-être honneur, s'il nous était libre de les publier, nous ont engagé malgré nous dans la direction de l'*Encyclopédie*³. Ce sont principalement les secours que nous avons

1. En mai 1752, le gouvernement avait demandé à Diderot de continuer leur œuvre; 2. Les éditeurs, d'une manière assez touchante, parlent de l'*Encyclopédie* comme d'une véritable personne; 3. C'est ici d'Alembert qui parle; il avait peu de goût pour l'action.

reçus de toutes parts qui nous ont donné le courage d'entrer dans cette vaste carrière. Néanmoins, quelque considérables qu'ils fussent, nous n'aspirions point au succès; nous ne demandions que l'indulgence. Mais c'est l'effet, nous ne dirions pas de la malignité, nous dirons seulement de la condition humaine, que les entreprises utiles, avec quelque modestie qu'elles soient proposées, essuient des contradictions et des traverses. L'*Encyclopédie* n'en a pas été exempte. A peine cet ouvrage fut-il annoncé qu'il devint l'objet de la satire de quelques écrivains à qui nous n'avions fait aucun mal, mais dont nous n'avions pas cru devoir mendier le suffrage. Si quelques gens de lettres sont parvenus par cet art méprisable à faire louer au commencement du mois des productions qui sont oubliées à la fin, c'est un art que nous nous faisons gloire d'ignorer. En effet, qu'il nous soit permis de le remarquer ici sans déguisement, sans fiel et sans application¹: aujourd'hui, dans la république des lettres², le droit de louer et de médire est au premier qui s'en empare; et rien n'y est plus méprisable que l'ineptie des satires, si ce n'est celle des éloges³*(21).

... Tout nous porte à redoubler nos efforts, pour assurer de plus en plus le succès de l'*Encyclopédie*. On s'est déjà aperçu par la supériorité du second volume sur le premier des nouveaux secours que nous avons reçus pour ce second volume. Mais ces secours, tout considérables qu'ils étaient, ne sont presque rien en comparaison de ceux que nous avons eus pour celui-ci. Un grand nombre de gens de lettres, tous estimables pour leurs talents et leurs lumières, tous comme à l'envi, avoir contribué à l'enrichir, semblent, donc pouvoir assurer qu'il l'emporte beaucoup sur les précédents; nous espérons que les suivants l'emporteront encore sur celui-ci; et quelque pénible que soit notre travail, nous nous trouverions suffisamment dédommagés si nous pouvions faire dire aux critiques à chaque volume qui paraîtra :

*ab ipso ducit opes animamque ferro*⁴...

Nous avons des obligations si essentielles à M. le chevalier de Jaucourt⁵ et à M. Boucher d'Argis⁶ que nous craignons manquer à nous-mêmes si nous n'en faisons pas ici une

1. Sans insister: 2. Expression courante au XVIII^e siècle; voir plus bas; 3. Diderot, comme en témoignent ses lettres à Falconet, était moins insensible à la notoriété et à la gloire; 4. De la bataille même il tire des ressources et du courage; 5. Voir Préface; 6. Avocat au Parlement de Paris et conseiller au Conseil souverain de Dombes.

mention particulière. Grâce aux soins de M. Boucher d'Argis, très connu par ses excellents ouvrages, la jurisprudence, cette science malheureusement si nécessaire, et en même temps si étendue, va désormais paraître dans l'*Encyclopédie* avec le détail et la dignité qu'elle mérite. Nous doutons qu'aucun livre de l'espèce du nôtre soit aussi complet, aussi riche et aussi exact sur cette importante matière. La médecine, non moins importante que la jurisprudence, la physique générale, et presque toutes les parties de la littérature, doivent dans ce volume un très grand nombre de morceaux à M. de Jaucourt. Ils feront un témoignage de l'étendue et de la variété de ses connaissances; et nous croyons pouvoir en présager le succès par celui des excellents articles qu'il avait déjà insérés dans le second volume. M. de Jaucourt s'est livré à ce travail pénible avec un amour du bien public qui ne peut trouver sa vraie récompense que dans lui-même. Mais l'*Encyclopédie* lui appartient de trop près, pour ne pas du moins lui donner ici de faibles marques de sa reconnaissance. En célébrant les talents, elle ne doit pas laisser les vertus dans l'oubli...

Au reste, quelque jugement que l'on porte sur cet ouvrage, nous avons déjà fait plusieurs fois une observation qui nous importe trop, pour ne pas la répéter ici. Notre fonction d'éditeurs consiste uniquement à mettre en ordre et à publier les articles que nous ont fournis nos collègues; à suppléer ceux qui n'ont point été faits, parce qu'ils étaient communs à des sciences différentes; à refondre quelquefois en un seul les articles qui ont été faits sur le même sujet par différentes personnes, désignées toutes en ce cas à la fin de l'article. Voilà à quoi se borne notre travail. Bien éloignés de nous parer de cette science universelle, qui serait pour nous le moyen le plus sûr de ne rien savoir, nous ne nous sommes engagés ni à corriger les fautes qui peuvent se glisser dans les morceaux qui nous ont été fournis, ni à recourir aux livres que nos collègues ont pu consulter². Chaque auteur est ici garant de son ouvrage, c'est pour cela que l'on a désigné celui de chacun par des marques distinctives; en un mot personne ne répond de nos articles que nous et nous ne

1. C'est pourquoi, dans le détail, comme le disent Bayet et François-Albert, il serait superflu de chercher dans l'*Encyclopédie* un système ou même un ensemble cohérent de tendances; 2. Voir la conclusion de l'article *Athéisme*, extraite des papiers de M. Furney, secrétaire de l'Académie royale de Prusse.

répondons que de nos articles : l'*Encyclopédie* est à cet égard dans le même cas que les recueils de toutes nos académies *⁽²²⁾. Il n'est point d'ailleurs de lecteur équitable qui ne doive ici se mettre à notre place et juger avec impartialité des difficultés de toute espèce que l'on a dû éprouver pour faire concourir tant de personnes à un même objet. On n'a jamais dû s'attendre, et il est impossible par une infinité de raisons, que tout soit de la même force dans l'*Encyclopédie*. Mais la route est du moins ouverte, et c'est peut-être avoir fait quelque chose; d'autres plus heureux arriveront en paix les épines qui restent encore dans cette terre que la destinée sévère ou propice nous a donnée à défricher. Les enfants, dit le chancelier Bacon, sont faibles et imparfaits au moment de leur naissance et les grands ouvrages sont les enfants du Temps... *⁽²³⁾

Qu'il nous soit permis de nous arrêter un moment ici sur ces accusations vagues d'irrégularité, que l'on fait aujourd'hui tant de vive voix que par écrit contre les gens de lettres. Ces imputations, toujours sérieuses par leur objet, et quelquefois par les suites qu'elles peuvent avoir, ne sont que trop souvent ridicules en elles-mêmes par les fondements sur lesquels elles appuient. Ainsi, quoique la spiritualité de l'âme soit énoncée et prouvée en plusieurs endroits de ce dictionnaire², on n'a pas eu honte de nous taxer de matérialisme, pour avoir soutenu ce que toute l'Église a cru pendant douze siècles, que nos idées viennent des sens.*⁽²⁴⁾ On nous imputera des absurdités auxquelles nous n'avons jamais pensé. Les lecteurs indifférents et de bonne foi iront les chercher dans l'*Encyclopédie* et seront bien étonnés d'y trouver tout le contraire. On accumulera contre nous les reproches les plus graves et les plus opposés. C'est ainsi qu'un célèbre écrivain, qui n'est ni spinosiste ni déiste, s'est vu accuser dans une gazette sans aveu d'être l'un et l'autre, quoiqu'il soit aussi impossible d'être tous les deux à la fois, que d'être tout ensemble idolâtre et juif. Le cri ou le mépris public nous dispenseront sans doute de répondre par nous-mêmes de pareilles attaques; mais à l'occasion de la feuille hebdomadaire⁴ dont nous venons de parler, et qui nous a fait le même honneur qu'à beaucoup d'autres,

1. D'Alembert, intransigeant et sectaire, n'admet pas qu'on ne soit pas de son avis; 2. Voir article *Athéisme*; 3. Ainsi que l'affirme la philosophie de Locke; 4. Le *Journal de Trévoux*, appartenant aux jésuites.

nous ne pouvons nous dispenser de dévoiler à la république des lettres les hommes faibles et dangereux dont elle a le plus à se défier et l'espèce d'adversaires contre lesquels elle doit se réunir. Ennemis apparents de la persécution qu'ils aimeraient fort s'ils étaient les maîtres de l'exercer, las enfin d'outrager en pure perte toutes les puissances spirituelles et temporelles, ils prennent aujourd'hui le triste parti de décrier sans raison et sans mesure ce qui fait aux yeux des étrangers la gloire de notre nation, les écrivains les plus célèbres, les ouvrages les plus applaudis et les corps littéraires les plus estimables: ils les attaquent non par intérêt pour la religion, dont ils violent le premier précepte, celui de la vérité, de la charité et de la justice; mais en effet, pour retarder de quelques jours par le nom de leurs adversaires l'oubli où ils sont prêts à tomber; semblables à ces aventuriers malheureux qui, ne pouvant soutenir la guerre dans leur pays, vont chercher au loin les combats et les défaites¹; ou plutôt semblables à une lumière prête à s'éteindre, qui ranime encore ses faibles restes pour jeter un peu d'éclat avant que de disparaître.

Osons le dire avec sincérité, et pour l'avantage de la philosophie, et pour celui de la religion même. On aurait besoin d'un écrit sérieux et raisonné contre les personnes mal intentionnées et peu instruites, qui abusent souvent de la religion pour attaquer mal à propos les philosophes, c'est-à-dire pour nuire à ses intérêts en transgressant ses maximes. C'est un ouvrage qui manque à notre siècle.

De l'*Avertissement*, très court, placé par Diderot en tête du huitième volume (1765), nous extrayons le passage suivant, réponse aux critiques adressées à l'ouvrage et excuse pour les imperfections des tomes suivants, imperfections dues au libraire Le Breton (Voir Préface).

... L'entreprise que nos ennemis ont traversée avec tant d'acharnement s'est achevée². S'il y a quelque chose de bien, ce n'est pas eux qu'on en louera et peut-être les accusera-t-on de ses défauts. Quoi qu'il en soit, nous les invitons à feuilleter ces derniers volumes. Qu'ils épousent sur eux toute la sévérité de leur critique, et qu'ils versent sur nous

1. Dédain injustifié, et courant au XVIII^e siècle, de l'insolent pour le guerrier; 2. Voir Préface.



toute l'amertume de leur fiel, nous sommes prêts à pardonner cent injures pour une bonne observation. S'ils reconnaissent qu'ils nous ont vus constamment prosternés devant les deux choses qui font le bonheur des sociétés et les seules qui soient vraiment dignes d'hommages, la vertu et la vérité, ils nous trouveront indifférents à toutes leurs imputations *(25).

Quant à nos collègues, nous les supplions de considérer que les matériaux de ces derniers volumes ont été rassemblés à la hâte et disposés dans le trouble¹; que l'impression s'en est faite avec une rapidité sans exemple; qu'il était impossible à un homme, quel qu'il fût, de conserver, en une aussi longue révision, toute la tête qu'exigeait une infinité de matières diverses, et la plupart très abstraites; et que s'il est arrivé que des fautes, même grossières, aient défigurés leurs articles, ils ne peuvent en être ni offensés, ni surpris. Mais, pour que la considération dont ils jouissent et qui doit leur être précieuse, ne se trouve compromise en aucune manière, nous consentons que tous les défauts de cette édition nous soient imputés sans réserve. Après une déclaration aussi illimitée et aussi précise, si quelques-uns oubliaient la nécessité où nous avons été de travailler loin de leurs yeux et de leurs conseils, ce ne pourrait être que l'effet d'un mécontentement que nous ne nous sommes jamais proposé de leur donner, et auquel il nous était impossible de nous soustraire... Est-il un seul de nos collègues à qui, dans des temps plus heureux, nous n'ayons donné toutes les marques possibles de déférence? Nous accusera-t-on d'avoir ignoré combien leur concours était essentiel à la perfection de l'ouvrage? Si l'on nous en accuse, c'est une dernière peine qui nous était réservée et à laquelle il faut encore se résigner².

Si l'on ajoute aux années de notre vie qui s'étaient écoulées lorsque nous avons projeté cet ouvrage³, celles que nous avons données à son exécution, on concevra facilement que nous aurons obtenu la récompense que nous attendions de nos contemporains et de nos neveux⁴, si nous leur faisons dire un jour que nous n'avons pas vécu tout à fait inutilement.

1. A cause de la traîtrise de Le Breton; 2. On reconnaît ici la manière habituelle et les sentiments, nobles et désintéressés, de Diderot; 3. En 1745, Diderot avait trente-deux ans; 4. Nos descendants.

L'ENCYCLOPÉDIE

(EXTRAITS D'ARTICLES.)

ATHÉISME¹

Je conviens que les idées de l'honnête et du déshonnéte subsistent avec l'*athéisme*. Ces idées étant dans le fond et dans l'essence de la nature humaine, l'*athée* ne saurait les rejeter². Il ne peut méconnaître la différence morale des actions; parce que, quand même il n'y aurait point de divinité, les actions qui tendent à détériorer notre corps et notre âme seraient toujours également contraires aux obligations naturelles. La vertu purement philosophique qu'on ne saurait lui refuser, en tant qu'il peut se conformer aux obligations naturelles, dont il trouve l'empreinte dans sa nature; cette vertu, dis-je, a très peu de force et ne saurait guère tenir contre les motifs de la crainte, de l'intérêt et des passions. Pour résister, surtout lorsqu'il en coûte d'être vertueux, il faut être rempli de l'idée d'un Dieu, qui voit tout, et qui conduit tout. L'*athéisme* ne fournit rien et se trouve sans ressource; dès que la vertu est malheureuse, il est réduit à l'exclamation de Brutus : « Vertu, stérile vertu, de quoi m'as-tu servi? » Au contraire, celui qui croit fortement qu'il y a un Dieu, que ce Dieu est bon, et que tout ce qu'il a fait et qu'il permet aboutira enfin au bien de ses créatures, un tel homme peut conserver sa vertu et son intégrité même dans la condition la plus dure. Il est vrai qu'il faut pour cet effet admettre l'idée des récompenses et des peines à venir*(26).

Il résulte de là que l'*athéisme* publiquement professé est punissable suivant le droit naturel*(27). On ne peut que désapprouver hautement quantité de procédures barbares et d'exécutions inhumaines, que le simple soupçon ou le prétexte d'*athéisme* ont occasionnées. Mais d'un autre côté, l'homme le plus tolérant ne disconvient pas que le magis-

1. Article de l'abbé Yvon. L'article est long et diffus; nous n'en donnons que la conclusion; 2. Suivant une habitude assez générale de l'*Encyclopédie*, le rédacteur envisage surtout le danger social de l'athéisme; 3. Brutus (86-42 avant J.-C.), meurtrier de César. C'est Plutarque qui rapporte ce mot; 4. Le droit conféré par la nature, en dehors des sociétés organisées.

trat n'ait droit de réprimer ceux qui osent professer l'*athéisme*, et de les faire périr même, s'il ne peut autrement en délivrer la société. Personne ne révoque en doute que le magistrat ne soit pleinement autorisé à punir ce qui est mauvais et vicieux, et à récompenser ce qui est bon et vertueux. S'il peut punir ceux qui font du tort à une seule personne, il a sans doute autant de droit de punir ceux qui en font à toute une société, en niant qu'il y ait un Dieu, ou qu'il se mêle de la conduite du genre humain, pour récompenser ceux qui travaillent au bien commun et pour châtier ceux qui l'attaquent. On peut regarder un homme de cette sorte comme l'ennemi de tous les autres, puisqu'il renverse tous les fondements sur lesquels leur conservation et leur félicité sont principalement établies. Un tel homme pourrait être puni par chacun dans le droit de nature. Par conséquent le magistrat doit avoir droit de punir, non seulement ceux qui nient l'existence d'une divinité, mais encore ceux qui rendent cette existence inutile en niant la Providence, ou en prêchant contre son culte; ou qui sont coupables de blasphèmes formels, de profanations, de parjures ou de juréments prononcés légèrement. La religion est si nécessaire pour le soutien de la société humaine qu'il est impossible, comme les païens l'ont reconnu, aussi bien que les chrétiens, que la société subsiste si l'on n'admet une puissance invincible, qui gouverne les affaires du genre humain ***(28)**. Voyez-en la preuve à l'article des *athées*³. La crainte et le respect que l'on a pour cet être produit plus d'effet dans les hommes, pour leur faire observer les devoirs dans lesquels leur félicité consiste sur la terre, que tous les supplices dont les magistrats les puissent menacer. Les *athées* mêmes n'osent le nier et c'est pourquoi ils supposent que la religion est une invention des politiques pour tenir plus facilement la société en règle. Mais quand cela serait, les politiques ont le droit de maintenir leurs établissements⁴ et de traiter en ennemis ceux qui voudraient les détruire. Il n'y a point de politiques moins sensés que ceux qui prétent l'oreille

1. On est étonné de la rigueur d'une pareille affirmation. A l'article *Crime*, le chevalier de Jaucourt, parlant des crimes qui intéressent la religion, écrit : « La peine alors doit consister dans la privation de tous les avantages que donne la religion. L'expulsion hors des temples, la privation de la société des fidèles pour un temps ou pour toujours, les conjurations, les admissions, les exécrations, et ainsi des autres. » Il ne parle pas de l'*athéisme*. 2. Cette idée du droit de nature demeure vague; 3. L'article *Athée* est également de l'abbé Yvon; 4. Les sociétés.

AUTORITÉ POLITIQUE — 59

aux insinuations de l'*athéisme* et qui ont l'imprudence de faire profession ouverte d'irréligion. Les *athées*, en flattant les souverains et en les prévenant contre toute religion, leur font autant de tort qu'à la religion même, puisqu'ils leur ôtent tout droit, excepté la force, et qu'ils dégagent leurs sujets de toute obligation et du serment de fidélité qu'ils leur ont fait. Un droit qui n'est établi d'une part que sur la force, et de l'autre que sur la crainte, tôt ou tard se détruit et se renverse ***(29)**. Si les souverains pouvaient détruire toute conscience et toute religion dans les esprits de tous les hommes, dans la pensée d'agir ensuite avec une entière liberté, ils se verraient bientôt ensevelis eux-mêmes sous les ruines de la religion. La conscience et la religion engagent tous les sujets : 1^o à exécuter les ordres légitimes de leurs souverains ou de la puissance législative à laquelle ils sont soumis, lors même qu'ils sont opposés à leurs intérêts particuliers; 2^o à ne pas résister à cette même puissance par la force comme *saint Paul l'ordonne* (*Rom.*, chap. XIV, 12). La religion est plus encore le soutien des rois que le glaive qui leur a été remis ***(30)**.

[Cet article est tiré des papiers de M. Formey¹, secrétaire de l'Académie royale de Prusse].

AUTORITÉ POLITIQUE²

Aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres. La liberté est un présent du ciel, et chaque individu de la même espèce a le droit d'en jouir aussitôt qu'il jouit de la raison. Si la nature a établi quelque autorité, c'est la puissance paternelle : mais la puissance paternelle a ses bornes; et dans l'état de nature elle finirait aussitôt que les enfants seraient en état de se conduire. Toute autre autorité vient d'une autre origine que la nature. Qu'on examine bien et on la fera toujours remonter à l'une de ces deux sources : ou la force et la violence de celui qui s'en est

1. Formey (1711-1797) : philosophe allemand, d'origine française. Citons quelques lettres par lesquelles sont désignés les collaborateurs de l'*Encyclopédie* : d'Altembert (O); Rousseau, de Genève (S); Daubenton (D); l'abbé Mallet (C). Les articles qui, dans l'*Encyclopédie*, n'ont pas de lettre à la fin ou qui ont une étoile au commencement sont de Diderot; 2. Cet article est de Diderot. Il a suscité dans le *Journal de Trévoux* une réponse de P. Berthier, qui le dénonça comme subversif. Voir thèses de Rousseau (*Discours sur l'inégalité* et *Contrat social*, t. 6).

emparé; ou le consentement de ceux qui s'y sont soumis par un contrat fait ou supposé entre eux et celui à qui ils ont déferé l'autorité.

La puissance qui s'acquiert par la violence n'est qu'une usurpation et ne dure qu'autant que la force de celui qui commande l'emporte sur celle de ceux qui obéissent; en sorte que si ces derniers deviennent à leur tour les plus forts, et qu'ils secouent le joug, ils le font avec autant de droit et de justice que l'autre qui le leur avait imposé. La même loi qui a fait l'autorité la défait alors : c'est la loi du plus fort. Quelquefois l'autorité qui s'établit par la violence change de nature; c'est lorsqu'elle continue et se maintient du consentement exprès de ceux qu'on a soumis : mais elle rentre par là dans la seconde espèce dont je vais parler; et celui qui se l'était arrogée devenant alors prince cesse d'être tyran¹.

La puissance qui vient du consentement des peuples suppose nécessairement des conditions qui en rendent l'usage légitime utile à la société, avantageux à la république, et qui la fixent et la restreignent entre des limites; car l'homme ne peut ni ne doit se donner entièrement et sans réserve à un autre homme, parce qu'il a un maître supérieur Dieu dont le pouvoir est toujours immédiat sur la créature, maître aussi jaloux qu'absolu, qui ne perd jamais de ses droits et ne les communique point. Il permet pour le bien commun et le maintien de la société que les hommes établissent entre eux un ordre de subordination, qu'ils obéissent à l'un d'eux; mais il veut que ce soit par raison et avec mesure, et non pas aveuglément et sans réserve, afin que la créature ne s'arroge pas les droits du créateur. Toute autre soumission est le véritable crime d'idolâtrie. Fléchir le genou devant un homme ou devant une image n'est qu'une cérémonie extérieure, dont le vrai Dieu qui demande le cœur et l'esprit ne se soucie guère, et qu'il abandonne à l'institution des hommes pour en faire, comme il leur conviendra, des marques d'un culte civil et politique, ou d'un culte de religion. Ainsi ce ne sont pas ces cérémonies en elles-mêmes, mais l'esprit de leur établissement qui en rend la pratique innocente ou criminelle. Un Anglais n'a point de scrupule à servir le roi le genou en terre; le céré-

1. Au sens grec : usurpateur.

monial ne signifie que ce qu'on a voulu qu'il signifiait, mais livrer son cœur, son esprit et sa conduite sans aucune réserve à la volonté et au caprice d'une pure créature, en faire l'unique et dernier motif de ses actions, c'est assurément un crime de lèse-majesté divine au premier chef*(31).

COTON¹

Coton. — Genre de plante à fleur monopétale, en forme de cloche, ouverte et découpée, du fond de laquelle s'éleve un tuyau pyramidal, ordinairement chargé d'étamines. Le calice pousse un pistil qui enfle la partie inférieure de la fleur et le tuyau, et qui devient dans la suite un fruit arrondi, divisé intérieurement en quatre ou cinq loges. Ce fruit s'ouvre par le haut, pour laisser sortir les semences qui sont enveloppées d'une espèce de laine propre à être filée, appelée du nom de la plante (Tournefort).

Le P. du Tertre, le P. Labat, M. Frézier, etc., disent que l'arbutus qui porte le *coton* s'éleve à la hauteur de huit à neuf pieds²; qu'il a l'écorce brune et que sa feuille est divisée en trois; lorsque sa gousse est mûre et qu'elle commence à se sécher, elle s'ouvre d'elle-même; alors le coton qui y était extrêmement resserré sort, s'étend, et si l'on ne se hâte de le cueillir, le vent en enlève une partie considérable qui se disperse entre les feuilles et les branches de l'arbre, s'y attache et se perd. Il est d'une grande blancheur et rempli de graines noires de la grosseur du pois auxquelles il est tellement adhérent, que ce ne serait pas sans beaucoup de travail et de patience qu'on parviendrait à l'éplucher à la main. Aussi a-t-on imaginé de petits moulins à cet usage.

Les îles françaises de l'Amérique fournissent les meilleurs cotons qui soient employés dans les fabriques de Rouen et de Troyes. Les étrangers, nos voisins, tirent même les leurs de la Guadeloupe, de Saint-Domingue et des contrées adjacentes³. Ils ont différentes qualités. Celui qu'on appelle de la *Guadeloupe* est court, la laine en est grosse, et la manière de filer le *coton*, dont on parlera plus bas, ne lui convient point. Celui de Saint-Domingue peut être filé,

1. Article de Daubenton; 2. Ancienne mesure de longueur; le pied a environ 33 centimètres; 3. Proches.

comme nous le dirons, lorsqu'il est bien beau; on peut le remêler avec d'autres cotons plus fins et en faire certains ouvrages. Mais tous ces endroits en fournissent une autre espèce qu'on appelle le Siam blanc à grains verts, pour le distinguer d'une autre de la même qualité, mais d'une couleur différente. Celui-ci est roux, l'autre est blanc; sa laine est fine, longue et douce sous la main; sa graine est plus adhérente; cette graine est noire et lisse quand le coton a bien mûri.

Si au contraire la culture et la récolte ont été mal conduites, la laine y demeure attachée, et ses extrémités qui ont été séparées sont vertes, surtout lorsque le coton a été nouvellement recueilli*(32).

INSTINCT¹

Instinct, s. m. (*Métaph. et Hist. natur.*). C'est un mot par lequel on veut exprimer le principe qui dirige les bêtes dans leurs actions, mais de quelle nature est ce principe? quelle est l'étendue de l'*instinct*? Aristote et les péripatéticiens donnaient aux bêtes une âme sensitive, mais bornée à la sensation et à la mémoire, sans aucun pouvoir de réfléchir sur ses actes, de les comparer, etc. D'autres ont été beaucoup plus loin. Lactance² dit qu'excepté la religion il n'est rien en quoi les bêtes ne participent aux avantages de l'espèce humaine.

D'un autre côté, tout le monde connaît la fameuse hypothèse de M. Descartes, que, ni sa grande réputation, ni celle de quelques-uns de ses sectateurs n'ont pu soutenir. Les bêtes de la même espèce ont dans leurs opérations une uniformité qui en a imposé à ces philosophes et leur a fait naître l'idée d'automatisme; mais cette uniformité n'est qu'apparente, et l'habitude de voir la fait disparaître aux yeux exercés. Pour un chasseur attentif il n'est point de deux renards dont l'industrie³ se ressemble entièrement, ni deux loups dont la glotonnerie soit la même*(33).

1. Cet article est de Diderot. Nous le donnons pour montrer son attitude anti-cartésienne; 2. *Lactance*: apologiste chrétien (mort en 325); 3. Leur manière d'échapper aux poursuites des chasseurs.

Depuis M. Descartes, plusieurs théologiens ont cru la religion intéressée au maintien de cette opinion du mécanisme des bêtes. Ils n'ont point senti que la bête, quoique pourvue de facultés qui lui sont communes avec l'homme, pouvait en être encore à une distance infinie. Aussi l'homme lui-même est-il très distant de l'ange, quoiqu'il partage avec lui une liberté et une immortalité qui l'approchent du trône de Dieu¹.

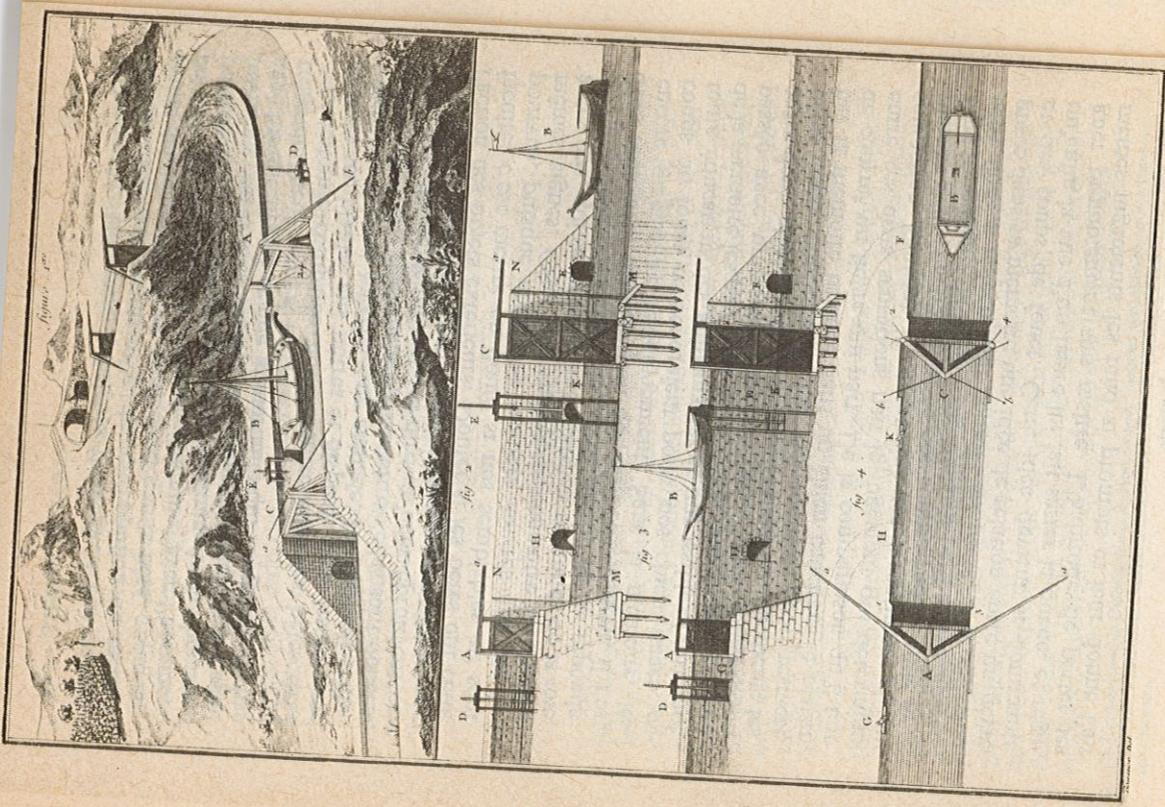
L'anatomie comparée nous montre dans les bêtes des organes semblables aux nôtres et disposés pour les mêmes fonctions relatives à l'économie animale. Le détail de leurs actions nous fait clairement apercevoir qu'elles sont douées de la faculté de sentir, c'est-à-dire qu'elles éprouvent ce que nous éprouvons lorsque nos organes sont touchés par l'action des objets extérieurs. Douter si les bêtes ont cette faculté, c'est mettre en doute si nos semblables en sont pourvus, puisque nous n'en sommes assurés que par les mêmes signes. Celui qui voudra méconnaître la douleur à des cris, qui se refusera aux marques sensibles de la joie, de l'impatience, du désir, ne mérite pas qu'on lui réponde. Non seulement il est certain que les bêtes sentent, il l'est encore qu'elles se ressouvient. Sans la mémoire, les coups de fouet ne rendraient point nos chiens sages, et toute éducation des animaux serait impossible. L'exercice de la mémoire les met dans le cas de comparer une sensation passée avec une sensation présente. Toute comparaison entre deux objets produit nécessairement un jugement; les bêtes jugent donc. La douleur des coups de fouet retracée par la mémoire balance dans un chien couchant le plaisir de courre² un lièvre qui part. De la comparaison qu'il fait entre ces deux sensations naît le jugement qui détermine son action. Souvent, il est entraîné par le sentiment vif du plaisir; mais, l'action répétée des coups rendant plus profond le souvenir de la douleur, le plaisir perd à la comparaison; alors, il réfléchit sur ce qui s'est passé, et la réflexion grave dans sa mémoire une idée de relation entre un lièvre et des coups de fouet. Cette idée devient si dominante qu'enfin la vue d'un lièvre lui fait serrer la queue, et regagner promptement son maître. L'habitude de porter les mêmes jugements les rend si prompts et leur donne l'air

1. Précaution habile; 2. Expression de vénérie.

si naturel qu'elle fait méconnaître la réflexion qui les a réduits en principes; c'est l'expérience aidée de la réflexion qui fait qu'une belette juge sûrement de la proportion entre la grosseur de son corps et l'ouverture par laquelle elle veut passer. Cette idée une fois établie devient habituelle par la répétition des actes qu'elle produit, et elle épargne à l'animal toutes les tentatives inutiles; mais les bêtes ne doivent pas seulement à la réflexion de simples idées de relation : elles tiennent encore d'elle des idées indicatives plus compliquées, sans lesquelles elles tomberaient dans mille erreurs funestes pour elles. Un vieux loup est attiré par l'odeur d'un appât; mais, lorsqu'il veut en approcher, son nez lui apprend qu'un homme a marché dans les environs. L'idée, non de la présence, mais du passage d'un homme, lui indique un péril et des embûches. Il hésite donc; il tourne pendant plusieurs nuits, l'appétit le ramène aux environs de cet appât dont l'éloigne la crainte du péril indiqué. Si le chasseur n'a pas pris toutes les précautions usitées pour dérober à ce loup le sentiment du piège, si la moindre odeur de fer vient frapper son nez, rien ne rassurera jamais cet animal devenu inquiet par l'expérience.

Ces idées acquises successivement par la sensation et la réflexion, et représentées dans leur ordre par l'imagination et par la mémoire, forment le système des connaissances de l'animal et la chaîne de ses habitudes; mais c'est l'attention qui grave dans sa mémoire tous les faits qui concourent à l'instruire; et l'attention est le produit de la vivacité des besoins. Il doit s'ensuivre que, parmi les animaux, ceux qui ont des besoins plus vifs ont plus de connaissances acquises que les autres. En effet, on aperçoit au premier coup d'œil que la vivacité des besoins est la mesure de l'intelligence dont chaque espèce est douée, et que les circonstances qui peuvent rendre pour chaque individu les besoins plus ou moins pressants étendent plus ou moins le système de ses connaissances.

1. V. La Fontaine : *les Souris et le Chat-huant*, xi, 9.



Phot. Lauros-Giraudon.
Exemple de planche dans l'Encyclopédie : Hydrolique, canal et écluses.

GENÈVE¹

... On ne souffre point à Genève de comédie; ce n'est pas qu'on y désapprouve les spectacles en eux-mêmes; mais on craint, dit-on, le goût de parure, de dissipation et de libertinage que les troupes de comédiens répandent parmi la jeunesse. Cependant ne sera-t-il pas possible de remédier à cet inconvénient, par des lois sévères et bien exécutées sur la conduite des comédiens? Par ce moyen Genève aurait des spectacles et des mœurs, et jouirait de l'avantage des uns et des autres : ces représentations théâtrales formeraient le goût des citoyens, et leur donneraient une finesse de tact, une délicatesse de sentiment qu'il est très difficile d'acquérir sans ce secours. La littérature en profiterait, sans que le libertinage fût des progrès, et Genève réunirait à la sagesse de Lacédémone la politesse d'Athènes. Une autre considération, digne d'une république si sage et si éclairée, devrait peut-être l'engager à permettre les spectacles. Le préjugé barbare contre la profession de comédien, l'espèce d'avilissement où nous avons mis ces hommes si nécessaires au progrès et au soutien des arts, est certainement une des principales causes qui contribuent au déreglement que nous leur reprochons; ils cherchent à se dédommager par les plaisirs de l'estime que leur état ne peut obtenir. Parmi nous, un comédien qui a des mœurs est doublement respectable; mais à peine lui en savons-nous s'en nourrir, le courtisan qui rampe et qui ne paie point ses dettes : voilà l'espèce d'homme que nous honorons le plus. Si les comédiens étaient non seulement soufferts à Genève, mais contenus d'abord par des règlements sages, protégés ensuite, et même considérés dès qu'ils en seraient dignes, enfin absolument placés sur la même ligne que les autres citoyens, cette ville aurait bientôt l'avantage de posséder ce qu'on croit si rare, et ce qui ne l'est que par notre faute, une troupe de comédiens estimable. Ajoutons que cette troupe deviendrait bientôt la meilleure de l'Europe; plusieurs personnes pleines de goût et de dispositions pour le théâtre, et qui craignent de se déshonorer parmi nous en s'y livrant,

1. Article de d'Alambert. Voltaire s'est installé aux *Délices*, non loin de Genève en 1755. Le Grand conseil lui interdît de faire jouer sur la scène qu'il avait aménagée. Voir réponse de J.-J. Rousseau (*Lettre à d'Alambert sur les spectacles*, 1758); 2. V. Diderot. *Paradoxe sur le comédien*.

accourraient à Genève pour cultiver, non seulement sans honte, mais même avec estime, un talent si agréable et si peu commun. Le séjour de cette ville, que bien des Français regardent comme triste par la privation des spectacles, deviendrait alors le séjour des plaisirs honnêtes, comme il est celui de la philosophie et de la liberté; et les étrangers ne seraient plus surpris de voir que dans une ville où les spectacles décents et réguliers sont défendus, on permette des farces grossières et sans esprit, aussi contraires au bon goût qu'aux bonnes mœurs. Ce n'est pas tout : peu à peu l'exemple des comédiens de Genève, la régularité de leur conduite, et la considération dont elle les ferait jouir, serviraient de modèle aux comédiens des autres nations, et de leçon à ceux qui les ont traités jusqu'ici avec tant de rigueur, et même d'inconséquence. On ne les verrait pas d'un côté pensionnés par le gouvernement, et de l'autre, un objet d'anathème; nos prêtres perdraient l'habitude de les excommunier, et nos bourgeois de les regarder avec mépris; et une petite république aurait la gloire d'avoir réformé l'Europe sur ce point, plus important peut-être qu'on ne pense*(34).

GÉNIE¹

Génie. (*Philosophie et littérature*.) L'étendue de l'esprit, la force de l'imagination et l'activité de l'âme, voilà le génie. De la manière dont on reçoit ses idées dépend celle dont on se les rappelle. L'homme jeté dans l'univers reçoit avec des sensations plus ou moins vives les idées de tous les êtres. La plupart des hommes n'éprouvent de sensations vives que par l'impression des objets qui ont un rapport immédiat à leurs besoins, à leur goût, etc. Tout ce qui est étranger à leurs passions, tout ce qui est sans analogie à leur manière d'exister, ou n'est point aperçu par eux, ou n'en est vu qu'un instant sans être senti, et pour être à jamais oublié*(35). L'homme de génie est celui dont l'âme, plus étendue, frappée par les sensations de tous les êtres, intéressée à tout

1. Nous donnons in extenso cet article de Diderot. On y retrouvera les idées familières à cet auteur; on remarquera aussi que sa définition s'applique au génie littéraire plus qu'au génie scientifique.

ce qui est dans la nature, ne reçoit pas une idée qu'elle n'éveille un sentiment; tout l'anime et tout s'y conserve.

Lorsque l'âme a été affectée par l'objet même, elle l'est encore par le souvenir; mais, dans l'homme de *génie*, l'imagination va plus loin: il se rappelle des idées avec un sentiment plus vif qu'il ne les a reçues, parce qu'à ces idées mille autres se lient, plus propres à faire naître le sentiment.

Le *génie* entouré des objets dont il s'occupe ne se souvient pas: il voit; il ne se borne pas à voir: il est ému; dans le silence et l'obscurité du cabinet, il jouit de cette campagne riante et féconde; il est glacé par le sifflement des vents; il est brûlé par le soleil, il est effrayé des tempêtes. L'âme se plaint souvent dans ces affections momentanées; elles lui donnent un plaisir qui lui est précieux; elle se livre à tout ce qui peut l'augmenter; elle voudrait par des couleurs vraies, par des traits ineffaçables, donner un corps aux fantômes qui sont son ouvrage, qui la transportent ou qui l'amuse.

Veut-elle peindre quelques-uns de ces objets qui viennent l'agiter, tantôt les êtres se dépouillent de leurs imperfections; il ne se place dans ses tableaux que le sublime, l'agréable; alors le *génie* peint en beau: tantôt elle ne voit dans les événements les plus tragiques que les circonstances les plus terribles; et le *génie* répand dans ce moment les couleurs les plus sombres, les expressions énergiques de la plainte et de la douleur; il anime la matière, il colore la pensée; dans la chaleur de l'enthousiasme, il ne dispose, ni de la nature, ni de la suite de ses idées; il est transporté dans la situation des personnages qu'il fait agir; il a pris leur caractère: s'il éprouve dans le plus haut degré les passions héroïques, telles que la confiance d'une grande âme que le sentiment de ses forces élève au-dessus de tout danger, telles que l'amour de la patrie porté jusqu'à l'oubli de soi-même, il produit le sublime, le *moi* de Médée, le *qu'il mourût* du vieil Horace, le *je suis consul de Rome* de Brutus; transporté par d'autres passions, il fait dire à Hermione: *qui te l'a dit? à Orosmane: j'étais aimé; à Thyeste: je reconnais mon frère*².

1. Voir les idées différentes exprimées par Diderot dans le *Paradoxe sur le comédien*; 2. Médée, tragédie de Corneille (1635). Brutus, de Voltaire (1730). Orosmane, personnage de Zaïre (1732). Thyeste dans *Atrée et Thyeste* de Crébillon (1707).

Cette force de l'enthousiasme inspire le mot propre quand il a de l'énergie; souvent elle le fait sacrifier à des figures hardies; elle inspire l'harmonie imitative, les images de toute espèce, les signes les plus sensibles et les sons imitateurs, comme les mots qui caractérisent.

L'imagination prend des formes différentes; elle les emprunte des différentes qualités qui forment le caractère de l'âme. Quelques passions, la diversité des circonstances, certaines qualités de l'esprit, donnent un tour particulier à l'imagination; elle ne se rappelle pas avec sentiment toutes ses idées, parce qu'il n'y a pas toujours des rapports entre elle et les êtres.

Le *génie* n'est pas toujours *génie*; quelquefois, il est plus aimable que sublime; il sent et peint moins dans les objets le beau que le gracieux; il éprouve et fait moins éprouver des transports qu'une douce émotion.

Quelquefois, dans l'homme de *génie* l'imagination est gaie; elle s'occupe des légères imperfections des hommes, des fautes et des folies ordinaires; le contraire de l'ordre n'est pour elle que ridicule, mais d'une manière si nouvelle qu'il semble que ce soit le coup d'œil de l'homme de *génie* qui ait mis dans l'objet le ridicule qu'il ne fait qu'y découvrir; l'imagination gaie d'un *génie* étendu agrandit le champ du ridicule; et, tandis que le vulgaire le voit et le sent dans ce qui choque les usages établis, le *génie* le découvre et le sent dans ce qui blesse l'ordre universel.

Le goût est souvent séparé du *génie*¹. Le *génie* est un pur don de la nature; ce qu'il produit est l'ouvrage d'un moment; le goût est l'ouvrage de l'étude et du temps; il tient à la con naissance d'une multitude de règles ou établies ou supposées; il fait produire des beautés qui ne sont que de convention. Pour qu'une chose soit belle selon les règles du goût, il faut qu'elle soit élégante, finie, travaillée sans le paraître: pour être de *génie*, il faut quelquefois qu'elle soit négligée, qu'elle ait l'air irrégulier, escarpé, sauvage. Le sublime et le *génie* brillent dans Shakspeare comme des éclairs dans une longue nuit, et Racine est toujours beau: Homère est plein de *génie*², et Virgile d'élégance.

Les règles et les lois du goût donneraient des entraves

1. Cette opposition entre le goût et le *génie* se trouve maintes fois exprimée au XVIII^e siècle; 2. On a méconnu trop longtemps qu'Homère appartenait à un état de civilisation avancée, et que, loin d'avoir tout créé pour l'expression, il obéissait à un ensemble de lois littéraires.

au *génie* ; il les brise pour voler au sublime, au pathétique, au grand. L'amour de ce beau éternel qui caractérise la nature, la passion de conformer ses tableaux à je ne sais quel modèle qu'il a créé et d'après lequel il a les idées et les sentiments du beau, sont le goût de l'homme de *génie*. Le besoin d'exprimer les passions qui l'agitent est continuellément gêné par la grammaire et par l'usage : souvent l'idiotisme dans lequel il écrit se refuse à l'expression d'une image qui serait sublime dans un autre idiome. Homère ne pouvait trouver dans un seul dialecte les expressions nécessaires à son *génie* ; Milton¹ viole à chaque instant les règles de sa langue et va chercher des expressions énergiques dans trois ou quatre idiomes différents. Enfin, la force et l'abondance, je ne sais quelle rudesse, l'irrégularité, le sublime, le pathétique, voilà dans les arts le caractère du *génie* ; il ne touche pas faiblement, il ne plaît pas sans étonner, il étonne encore par ses fautes.

Dans la philosophie, où il faut peut-être toujours une attention scrupuleuse, une timidité, une habitude de réflexion, qui ne s'accordent guère avec la chaleur de l'imagination, et moins encore avec la confiance que donne le *génie*, sa marche est distinguée comme dans les arts ; il y répare fréquemment de brillantes erreurs ; il y a quelquefois de grands succès. Il faut, dans la philosophie, chercher le vrai avec ardeur et l'espérer avec patience. Il faut des hommes qui puissent disposer de l'ordre et de la suite de leurs idées, en suivre la chaîne pour conclure, ou l'interrompre pour douter : il faut de la recherche, de la discussion, de la lenteur, et on n'a ces qualités, ni dans le tumulte des passions, ni avec les fougues de l'imagination. Elles sont le partage de l'esprit étendu, maître de lui-même, qui ne reçoit point une perception sans la comparer avec une perception, qui cherche ce que divers objets ont de commun, et ce qui les distingue entre eux, qui, pour rapprocher des idées éloignées, fait parcourir pas à pas un long intervalle, qui, pour saisir les liaisons singulières, délicates, fugitives, de quelques idées voisines, ou leur opposition et leur contraste, sait tirer un objet particulier de la foule des objets de même espèce ou d'espèce différente, poser le microscope sur un point imperceptible, et ne croit avoir bien vu qu'après

1. Milton (1608-1674) : poète anglais, auteur du *Paradis perdu*.

avoir regardé longtemps. Ce sont ces hommes qui vont, d'observations en observations, à de justes conséquences, et ne trouvent que des analogies naturelles : la curiosité est leur mobile, l'amour du vrai est leur passion ; le désir de le découvrir est en eux une volonté permanente qui les anime sans les échauffer, et qui conduit leur marche que l'expérience doit assurer¹.

Le *génie* est frappé de tout, et, dès qu'il n'est point livré à ses pensées et subjugué par l'enthousiasme, il étudie, pour ainsi dire, sans s'en apercevoir ; il est forcé, par les impressions que les objets font sur lui, à s'enrichir sans cesse de connaissances qui ne lui ont rien coûté ; il jette sur la nature des coups d'œil généraux et perce ses abîmes. Il recueille dans son sein des germes qui y entrent imperceptiblement et qui produisent dans le temps des effets si surprenants qu'il est lui-même tenté de se croire inspiré : il a pourtant le goût de l'observation, mais il observe rapidement un grand espace, une multitude d'êtres.

Le mouvement, qui est son état naturel, est quelquefois si doux qu'à peine il l'aperçoit ; mais le plus souvent ce mouvement excite des tempêtes, et le *génie* est plutôt emporté par un torrent d'idées qu'il ne suit librement de tranquilles réflexions. Dans l'homme que l'imagination domine, les idées se lient par les circonstances et par le sentiment : il ne voit souvent des idées abstraites que dans leur rapport avec les idées sensibles². Il donne aux abstractions une existence indépendante de l'esprit qui les a faites ; il réalise ses fantômes, son enthousiasme augmente au spectacle de ses créations, c'est-à-dire de ses nouvelles combinaisons, seules créations de l'homme ; emporté par la foule de ses pensées, livré à la facilité de les combiner, forcé de produire, il trouve mille preuves spécieuses et ne peut s'assurer d'une seule ; il construit des édifices hardis que la raison n'oserait habiter, et qui lui plaisent par leurs proportions et non par leur solidité ; il admire ses systèmes comme il admirerait le plan d'un poème, et il les adopte comme beaux en croyant les aimer comme vrais.

Le vrai ou le faux, dans les productions philosophiques, ne sont point les caractères distinctifs du *génie*.

Il y a bien peu d'erreurs dans Locke, et trop peu de vérités

1. Diderot avait conscience de ce qui lui manquait pour être un véritable philosophe ;
2. Cette définition s'appliquerait parfaitement à un poète de génie comme V. Hugo.

dans mylord Shaftesbury¹; le premier, cependant, n'est qu'un esprit étendu, pénétrant et juste; et le second est un *génie* du premier ordre. Locke a vu; Shaftesbury a créé, construit, édifié: nous devons à Locke de grandes vérités froidement aperçues, méthodiquement suivies, sèchement annoncées, et à Shaftesbury des systèmes brillants, souvent peu fondés, pleins pourtant de vérités sublimes; et, dans ses moments d'erreur, il plaît et persuade encore par les charmes de son éloquence.

Le *génie* hâte cependant les progrès de la philosophie par les découvertes les plus heureuses et les moins attendues: il s'élève d'un vol d'aigle vers une vérité lumineuse, source de mille vérités auxquelles parviendra dans la suite en rampant la foule timide des sages observateurs. Mais, à côté de cette vérité lumineuse, il placera les ouvrages de son imagination: incapable de marcher dans la carrière et de parcourir successivement les intervalles, il part d'un point et s'élançait vers le but; il tire un principe fécond des ténèbres; il est rare qu'il suive la chaîne des conséquences; il est *prime-sautier*, pour me servir de l'expression de Montaigne. Il imagine plus qu'il n'a vu; il produit plus qu'il ne découvre; il entraîne plus qu'il ne conduit: il anima les Platon, les Descartes, les Malebranche², les Bacon, les Leibnitz; et, selon le plus ou le moins que l'imagination domina dans ces grands hommes, il fit éclore des systèmes brillants ou découvrir de grandes vérités.

Dans les sciences immenses et non encore approfondies du gouvernement, le *génie* a son caractère et ses effets aussi faciles à reconnaître que dans les arts et dans la philosophie; mais je doute que le *génie*, qui a si souvent pénétré de quelle manière les hommes dans certains temps devaient être conduits, soit lui-même propre à les conduire³. Certaines qualités de l'esprit, comme certaines qualités du cœur, tiennent à d'autres, en excluent d'autres. Tout dans les plus grands hommes annonce des inconvénients ou des bornes.

Le sang-froid, cette qualité si nécessaire à ceux qui gouvernent, sans lequel on ferait rarement une application

1. Shaftesbury (Anthony-Ashley, comte de) [1671-1713]: philosophe anglais, défenseur de l'optimisme et du désisme. En 1745, Diderot avait traduit son *Essai sur le mérite et la vertu*.
2. Malebranche (Nicolas de) [1638-1715]: oratorien et philosophe; il essaya de concilier la religion et le cartésianisme.
3. On distingue dans les lignes suivantes la prudence de Diderot, tout au moins dans l'*Encyclopédie*, sur les matières qui touchent à la politique.

juste des moyens aux circonstances, sans lequel on serait sujet aux inconséquences, sans lequel on manquerait de la présence d'esprit, le sang-froid qui soumet l'activité de l'âme à la raison, et qui préserve, dans tous les événements, de la crainte, de l'ivresse, de la précipitation, n'est-il pas une qualité qui ne peut exister dans les hommes que l'imagination maîtrise? cette qualité n'est-elle pas absolument opposée au *génie*? Il a source dans une extrême sensibilité qui le rend susceptible d'une foule d'impressions nouvelles par lesquelles il peut être détourné du dessein principal, contraint de manquer au secret, de sortir des lois de la raison, et de perdre, par l'inégalité de la conduite, l'ascendant qu'il aurait pris par la supériorité des lumières. Les hommes de *génie* forcés de sentir, décidés par leurs goûts, par leurs répugnances, distraits par mille objets, devinant trop, prévoyant peu, portant à l'excès leurs désirs, leurs espérances, ajoutant ou retranchant sans cesse à la réalité des êtres, me paraissent plus faits pour renverser ou pour fonder les États que pour les maintenir, et pour rétablir l'ordre que pour le suivre!

Le *génie* dans les affaires n'est pas plus captivé par les circonstances, par les lois et par les usages, qu'il ne l'est dans les beaux-arts par les règles du goût, et dans la philosophie par la méthode. Il y a des moments où il sauve sa patrie, qu'il perdrait dans la suite s'il y conservait du pouvoir. Les systèmes sont plus dangereux en politique qu'en philosophie: l'imagination qui égare le philosophe ne lui fait faire que des erreurs; l'imagination qui égare l'homme d'État lui fait faire des fautes et le malheur des hommes.

Qu'à la guerre donc et dans le conseil le *génie*, semblable à la Divinité, parcourt d'un coup d'œil la multitude des possibles, voit le mieux et l'exécute, mais qu'il ne manie pas longtemps les affaires où il faut attention, combinaison, persévérance; qu'Alexandre et Condé soient maîtres des événements et paraissent inspirés le jour d'une bataille, dans ces instants où manque le temps de délibérer, et où il faut que la première des pensées soit la meilleure; qu'ils décident dans ces moments où il faut voir d'un coup d'œil les rapports d'une position et d'un mouvement avec ses forces, celles de son ennemi, et le but qu'on se propose, mais

1. Ce développement implique qu'il y a différentes sortes de *génie*, suivant les matières auxquelles celui-ci s'applique.

que Turenne et Marlborough¹ leur soient préférés quand il faudra diriger les opérations d'une campagne entière. Dans les arts, dans les sciences, dans les affaires, le *génie* semble changer la nature des choses; son caractère se répand sur tout ce qu'il touche, et ses lumières, s'élançant au-delà du passé et du présent, éclairent l'avenir: il devance son siècle qui ne peut le suivre; il laisse loin de lui l'esprit qui le critique avec raison, mais qui, dans sa marche égale, ne sort jamais de l'uniformité de la nature. Il est mieux senti que connu par l'homme qui veut le définir: ce serait à lui-même à parler de lui; et cet article, que je n'aurais pas dû faire, devrait être l'ouvrage d'un de ces hommes extraordinaires² qui honore ce siècle, et qui, pour connaître le *génie*, n'aurait eu qu'à regarder en lui-même*(36).

GENS DE LETTRES³

Gens de lettres (*Philosophie et Littérature*). Ce mot répond précisément à celui de grammairiens chez les Grecs et les Romains: on entendait par grammairien, non seulement un homme versé dans la Grammaire proprement dite, qui est la base de toutes les connaissances, mais un homme qui n'était pas étranger dans la Géométrie⁴, dans la Philosophie, dans l'Histoire générale et particulière⁵; qui surtout faisait son étude de la Poésie et de l'Éloquence⁶: c'est ce que font nos gens de lettres aujourd'hui. On ne donne point ce nom à un homme qui, avec peu de connaissance, ne cultive qu'un seul genre. Celui qui, n'ayant lu que des romans, ne fera que des romans; celui qui, sans aucune littérature, aura composé au hasard quelques pièces de théâtre, qui dépourvu de science aura fait quelques sermons, ne sera pas compté parmi les gens de lettres. Ce titre a de nos jours, encore plus d'étendue que le mot grammairien n'en avait chez les Grecs

1. Marlborough (John-Churchill, duc de) [1650-1721]: général anglais, vainqueur à Hochstedt, Ramillies et Malplaquet; 2. Allusion à Voltaire; 3. Cet article est de Voltaire; 4. Le deuxième degré, correspondant à peu près à notre enseignement secondaire. L'enseignement du *grammaticus* comportait surtout la lecture, et l'explication des poèmes. Appelé dans ses commentaires à toucher des points d'histoire, de géographie, de mythologie, de sciences même, il était tenu d'avoir une érudition très vaste; 5. L'enseignement de l'éloquence, d'abord réservé aux rhéteurs, avait été peu à peu annexé par le *grammaticus*, chez qui les élèves apprenaient au moins les rudiments de la rhétorique.

et chez les Latins. Les Grecs se contentaient de leur langue; les Romains n'apprenaient que le grec: aujourd'hui, l'homme de lettres ajoute souvent à l'étude du grec et du latin celle de l'italien, de l'espagnol, et surtout de l'anglais¹. La carrière de l'Histoire est cent fois plus immense qu'elle ne l'était pour les anciens²; et l'Histoire naturelle s'est accrue à proportion de celle des peuples: on n'exige pas qu'un homme de lettres approfondisse toutes ces matières; la science universelle n'est plus à la portée de l'homme³: mais les véritables gens de lettres se mettent en état de porter leurs pas dans ces différents terrains, s'ils ne peuvent les cultiver tous.

Autrefois, dans le XVII^e siècle, et bien avant le XVII^e, les littérateurs s'occupaient beaucoup de la critique grammaticale des auteurs grecs et latins; et c'est à leurs travaux que nous devons les dictionnaires, les éditions correctes, les commentaires des chefs-d'œuvre de l'antiquité; aujourd'hui, cette critique est moins nécessaire, et l'esprit philosophique⁴ lui a succédé. C'est cet esprit philosophique qui semble constituer le caractère des gens de lettres; et quand il se joint au bon goût, il forme un littérateur accompli.

C'est un des grands avantages de notre siècle, que ce nombre d'hommes instruits qui passent des épines des Mathématiques aux fleurs de la Poésie, et qui jugent également bien un livre de Métaphysique et une pièce de théâtre: l'esprit du siècle les a rendus pour la plupart aussi propres pour le monde que pour le cabinet; et c'est en quoi ils sont fort supérieurs à ceux des siècles précédents. Ils furent écartés de la société jusqu'au temps de Balzac et de Voiture⁵; ils en ont fait depuis une partie devenue nécessaire. Cette raison approfondie et épurée, que plusieurs ont répandue dans leurs écrits et dans leurs conversations, a contribué beaucoup à instruire et à polir la nation: leur critique ne s'est plus consumée sur des mots grecs et latins⁶; mais appuyée d'une saine philosophie, elle a détruit tous les préjugés dont la société était infectée: prédictions des astrologues, divinations des magiciens, sortilèges de toute espèce, faux prodiges, faux merveilleux, usages supersti-

1. Voltaire parle surtout pour lui-même; 2. Voir l'article *Histoire*; 3. Comme elle l'était encore au XVI^e siècle; 4. Voltaire entend par là la tendance à s'occuper de la valeur des idées plutôt que de la qualité des mots; 5. Exagération manifeste et trop de fois reproduite; 6. Voir d'Alembert (*Discours préliminaire*, 2^e partie).